



## **Les parties romanes de l'église Saint-Laurent d'Aignan (Gers)**

Christophe Balagna

### **► To cite this version:**

Christophe Balagna. Les parties romanes de l'église Saint-Laurent d'Aignan (Gers). Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France, 2011, t. LXXI, p. 61-82. <hal-02426463>

**HAL Id: hal-02426463**

**<https://hal.science/hal-02426463v1>**

Submitted on 6 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Les parties romanes de l'église Saint-Laurent<sup>1</sup> d'Aignan (Gers)

Par Christophe BALAGNA

En plein cœur de l'Armagnac, au sein de la petite ville historique d'Aignan, l'église paroissiale dédiée à saint Laurent est un captivant morceau d'architecture de l'époque médiévale, dont la conception structurelle et le décor sculpté posent de multiples questions. Au travers de cette étude, nous allons essayer d'apporter quelques réponses, de résoudre certaines énigmes et surtout de redécouvrir l'un des monuments romans les plus attachants de Gascogne centrale.

### L'historiographie de l'église Saint-Laurent d'Aignan :

Peu d'auteurs et de chercheurs se sont penchés sur l'église paroissiale. Pourtant de grandes dimensions, accompagné d'un important décor intérieur et extérieur, présentant une certaine qualité esthétique, notamment à l'extérieur, cet édifice religieux n'a fait l'objet que de quelques notices, courtes pour la plupart et rédigées dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi les premiers à s'être intéressés à Aignan, on trouve les abbés Canéto et Cazauran, deux érudits gersois de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le premier, en 1870<sup>2</sup>, insère l'église d'Aignan parmi les monuments romans du Gers. Il est le premier à remarquer et à mettre l'accent sur le caractère très original de l'église, à cause de ses deux vaisseaux inégaux. Il parle aussi du portail sud et de son décor sculpté, ainsi que de la tour nord-ouest, qu'il juge « d'une allure formidable ». Enfin, il signale la présence de l'arcature aveugle de l'abside et des chapiteaux qui la composent. Mais tout cela reste essentiellement descriptif, peu argumenté et souvent erroné.

Chez l'abbé Cazauran, bien que la démarche soit la même, le résultat est différent<sup>3</sup>. Venu à Aignan le 18 octobre 1888, l'érudit gascon a procédé à une description minutieuse de l'édifice, s'attachant à rappeler ses spécificités en matière de plan, d'architecture, de décor et de mobilier. Comme son contemporain, il souligne l'importance de la tour qu'il rattache d'ailleurs à l'enceinte, laquelle devait, pour lui, faire corps avec l'église. Il explique ensuite que la grande abside est postérieure à l'absidiole sud, même si elles paraissent toutes les deux du XII<sup>e</sup> siècle et il rattache à cette même période tout le côté sud de l'église, maçonneries et portail compris. A l'intérieur, il évoque ensuite la possibilité que l'église ait été agrandie à l'époque gothique. Enfin, il accorde lui aussi beaucoup d'importance au décor de l'abside, sans décrire précisément les chapiteaux. Avec l'abbé Cazauran, la chronologie du monument, floue et imprécise, montre néanmoins que l'église a essentiellement été construite aux époques romane et gothique.

Au XX<sup>e</sup> siècle, l'église d'Aignan fait l'objet de nouveaux travaux, succincts, parfois approximatifs ou au contraire très intéressants. En 1967, Henri Polge écrit une maigre notice dans le volume consacré en partie à la Gascogne dans le *Dictionnaire des Eglises de France*<sup>4</sup> : la description sommaire ne permet pas d'apprendre quoi que ce soit de nouveau sur l'édifice. Il semble bien que l'archiviste départemental se soit appuyé sur les informations livrées par les auteurs précédents, sans procéder à une vraie actualisation des connaissances.

Beaucoup plus intéressante est la courte étude que l'abbé Cabanot a consacrée au monument dans *Gascogne romane*<sup>5</sup>. L'auteur est d'ailleurs le premier à émettre l'hypothèse d'une église à l'origine à trois vaisseaux et chœur triple, dont toute la partie nord aurait disparu, peut-être au moment de la

<sup>1</sup> L'église possède deux patrons : saint Laurent, le plus ancien, et saint Saturnin. La titularité conjointe des deux saints est attestée au moins jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Abbé F. Canéto, « Les églises romanes de la Gascogne », dans *Revue de Gascogne*, 1870, p. 345-360 (spécialement p. 354-357).

<sup>3</sup> Abbé J.-M. Cazauran, *Le diocèse d'Auch, ou monographies de toutes les églises paroissiales du Gers*, 1865-1899, t. II, p. 367-371.

<sup>4</sup> H. Polge, « Aignan, église Saint-Laurent », dans *Dictionnaire des églises de France*, tome IIIa, Paris, 1967, p. 1.

<sup>5</sup> Abbé J. Cabanot, *Gascogne romane*, Zodiaque, La Pierre-qui-Vire, 1978, p. 26-27.

guerre de Cent Ans et des guerres de Religion. Il consacre ensuite le reste de son travail au décor sculpté qu'il rattache à l'art régional et plus précisément à l'influence de Jaca. Le monument apparaît alors comme un édifice majeur, faisant partie des édifices romans les plus intéressants de Gascogne centrale, à rattacher aux autres édifices régionaux des XI<sup>e</sup> siècle et XII<sup>e</sup> siècles.

Quelques années auparavant, en 1971, Paul Mesplé publie une très pertinente étude sur les plans des églises romanes du Gers<sup>6</sup>. Consacrant une petite notice à Aignan, il évoque une église ayant toujours été à deux vaisseaux, du fait de la présence d'une enceinte au nord. Il est donc en contradiction avec la plupart des auteurs qui ont travaillé sur l'église Saint-Laurent, et notamment l'abbé Cabanot. On voit donc se dessiner deux hypothèses de travail.

Justement, dans les années 1980, l'abbé Loubès et Françoise-Claire Legrand ont fait une étude dactylographiée à destination de la Pastorale de Tourisme, datée du 29 juillet 1987. Eux aussi pensent que l'église était à l'origine à trois vaisseaux et qu'elle fut en partie détruite par les protestants, ce qui entraîna le remaniement de l'édifice religieux. Ils abordent ensuite le décor sculpté de l'abside et les modifications du mobilier intérieur du monument. L'abbé Loubès, auteur d'un article sur les maîtres verriers des années 1500 en profite pour parler des vitraux anciens de l'église, malheureusement disparus<sup>7</sup>.

Enfin, en juillet 2001, les *Amis des Eglises Anciennes du Gers* sont à Aignan. Le bulletin de l'association contient une brève monographie qui reprend les travaux plus anciens, tout en évoquant le contexte urbain et historique dans lequel se trouve l'église<sup>8</sup>. Alain Lagors essaie de démêler l'écheveau compliqué que constitue l'histoire de l'église en échafaudant quelques hypothèses ne trouvant pas, dans cette présentation de quelques pages, de conclusions satisfaisantes.

En résumé, que peut-on dire ? Tout d'abord, l'église paroissiale d'Aignan a suscité depuis environ un siècle et demi la curiosité des érudits locaux et des historiens de l'art du Moyen Age. Si au départ, on a du mal à faire émerger une chronologie cohérente des différentes phases de construction du monument, les études plus poussées des 40 dernières années ont fait apparaître un édifice complexe, constitué principalement de parties réalisées aux époques romane et gothique. Tous ont néanmoins signalé le grand intérêt de l'église d'Aignan et son appartenance plus ou moins flagrante aux grands monuments médiévaux de la Gascogne centrale.

### **Aignan, un castelnau de Gascogne centrale :**

Aignan, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mirande, est situé en plein cœur de l'Armagnac historique, entre Eauze et Plaisance, dans un paysage vallonné, à l'écart des routes principales qui traversent la région d'est en ouest. La faible densité des villages environnants et le petit nombre d'habitants, environ 850, lui assurent ainsi quiétude et charme, bien que dans la 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on pouvait compter environ 2000 habitants.

De très nombreux vestiges archéologiques trouvés dans le canton permettent d'attester une occupation ancienne, remontant au moins à l'époque romaine. Sans être exceptionnels, ils offrent néanmoins d'imaginer une occupation du sol suffisante pour que puissent exister des domaines agricoles cossus, tout à fait semblables à ceux que l'on peut rencontrer dans le reste de la Gascogne centrale.

Bien entendu, nous ne savons rien, ou pratiquement rien de l'histoire d'Aignan entre l'Antiquité tardive et le début du Moyen Age, même si quelques bribes d'histoire apparaissent sans que l'on puisse véritablement leur accorder un quelconque crédit : la ville d'Aignan aurait été fondée au VII<sup>e</sup> siècle, vers 620, par un seigneur saxon du même nom, proche du roi mérovingien Clotaire II. Il fut ainsi le premier duc imposé par les rois mérovingiens aux Vascons. Pourtant, contrairement à ce

---

<sup>6</sup> P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, année 1971, p. 75-130.

<sup>7</sup> Abbé G. Loubès, « Maîtres verriers gascons contemporains d'Arnaud de Moles », dans *B.S.A.G.*, 1982, p. 359-375.

<sup>8</sup> *Bulletin des Amis des Eglises Anciennes du Gers*, n° 27, p 6 à 9.

qu'affirment dom Brugèles et Monlezun, le nom même d'Aignan n'a pas d'origine aussi exotique car il semble provenir d'un certain *Annius*, peut-être le propriétaire d'une villa gallo-romaine<sup>9</sup>.

La tradition accorde aussi à la petite ville le titre de gloire d'avoir été la première capitale du comté d'Armagnac. On sait qu'en 920, le duché de Gascogne fut partagé par Garsie-Sanche au profit de ses trois fils. C'est l'acte de naissance des trois comtés gascons, celui de Gascogne, à l'ouest du duché, attribué à Sanche-Garsie, celui de Fezensac, au profit de Guilhem et celui d'Astarac donné à Arnaud. A la génération suivante, ces comtés furent à leur tour démembrés : le Fezensac fut divisé en trois entités, les comtés de Fezensaguet, de Gaure et d'Armagnac, et l'Astarac donna naissance à un nouveau territoire, le Pardiac. C'est donc à la mort de son père, en 960, que Bernard le Louche, fils cadet de Guilhem, ou Guillaume, fonda la maison d'Armagnac.

On pourrait donc faire remonter l'origine de la ville d'Aignan à la 2<sup>e</sup> moitié du X<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, il est bien difficile de vérifier cette hypothèse. Que peut-on dire aujourd'hui ?

Tout d'abord, nous devons revenir sur le terme de capitale qui ne signifie pas au Moyen Age la même chose qu'aujourd'hui. Il est probable qu'au X<sup>e</sup> siècle et aux siècles suivants, Aignan puisse être considéré comme un lieu de résidence, peut-être privilégié, du comte d'Armagnac, seigneur itinérant qui se déplace sur ses terres. En aucun cas la petite cité ne doit être entendue comme la ville principale d'un territoire bien délimité : aucun vestige archéologique ni aucune source matérielle ne permettent de voir en Aignan la ville principale du comté. En revanche, la toponymie, le paysage, les sources matérielles font d'Aignan un possible lieu de vie de la famille comtale comme l'atteste, au nord du village actuel, au lieu-dit « la Moutte » comme on peut le voir dans les cadastres du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>, l'existence d'une motte castrale artificielle sur laquelle a pu être construit un donjon.

Pour Benoît Cursente<sup>11</sup>, ces châteaux sur motte, souvent construits en bois, apparaissent dans la région vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, même si, au sud du département aujourd'hui, le village actuel de Sainte-Aurence est construit sur un *oppidum* appartenant au comte d'Astarac et mentionné vers 985. On peut donc envisager l'existence d'une résidence comtale à Aignan au XI<sup>e</sup> siècle ce que confirmera l'analyse archéologique des parties les plus anciennes de l'église qui remontent au XI<sup>e</sup> siècle.

Ensuite, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou au début du siècle suivant, les comtes d'Armagnac ont décidé de quitter cette motte artificielle pour construire un château en bois ou peut-être en pierre situé dans la partie occidentale de l'agglomération actuelle. Même s'il n'est attesté pour la première fois qu'en 1255, on peut imaginer qu'il est largement antérieur à cette date tardive. Malheureusement, il n'en reste rien de vraiment pertinent<sup>12</sup>. Les documents conservés mentionnent d'ailleurs l'existence d'un donjon, dont on aperçoit sans doute quelques vestiges sur une gravure du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>.

En effet, au-dessus des toits des maisons du village, on peut voir à l'ouest de la petite agglomération, une tour monumentale et imposante qui semble en ruine : des traces d'arrachements sont visibles et la couverture a disparu. Le bâtiment semble être quadrangulaire. Mais quelle foi peut-on accorder, en termes d'authenticité visuelle à cette image ? En même temps, le document peut être considéré comme assez fidèle puisque sur le très beau plan aquarellé actuellement conservé aux Archives départementales du Gers, qui pourrait être le premier plan cadastral « napoléonien » de la ville d'Aignan et qui date du 2 juillet 1830<sup>14</sup>, on remarque l'importance qu'occupe, derrière l'hôtel de ville, un bâtiment pentagonal qu'on pourrait confondre avec la tour (Fig. 1).

---

<sup>9</sup> Voir J.-J. Monlezun, *Histoire de la Gascogne*, 6 volumes, Auch, 1846, t. I, p. 222. L'hypothèse est reprise chez J. Jankowiak, H. Segat et V. Vienne, « Aignan », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande*, t. III, Société Archéologique et Historique du Gers, Auch, 2003, p. 73.

<sup>10</sup> A 100 m au nord du village, derrière l'ancienne gendarmerie.

<sup>11</sup> Benoît Cursente, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale*, Bordeaux, 1980.

<sup>12</sup> J.-M. Cazauran, *Le diocèse d'Auch, ou monographies de toutes les églises paroissiales du Gers, 1865-1899*, t. II, p. 371 signale « qu'on n'en voit plus que quelques parties assez notables dans la maison Rouchinon ».

<sup>13</sup> A. Ducournau, *La Guienne historique et monumentale*, 2 vol., Bordeaux, 1842-1844.

<sup>14</sup> Merci à Jacques Lapart de m'avoir très aimablement communiqué son intéressante trouvaille !

Quelle a pu être la conséquence de ce déplacement ? On peut penser que le comte d'Armagnac a voulu procéder à la mise en place d'un véritable espace de peuplement organisé autour d'une résidence seigneuriale et d'une église. C'est ainsi que serait né le bourg castral ou castelnau d'Aignan, dont les deux pôles sont le château, pôle temporel et politique, et l'église, pôle spirituel et religieux. Il faut aussi remarquer que la topographie de la ville d'Aignan correspond parfaitement au schéma de structure d'habitat spécifique que constitue le castelnau : en effet, l'agglomération est placée sur un site en hauteur, présentant des avantages défensifs notables, l'église est ici située à l'est de l'enceinte, alors que le château est construit à l'ouest, entouré peut-être à l'origine par une enceinte circulaire, l'isolant du reste du castelnau. En même temps, et le plan de 1830 en est la preuve, la bipolarisation du bourg castral est mise en valeur par la rue principale du village qui relie l'église au château. D'ailleurs, et nous le verrons plus loin, la disposition du portail de l'église en façade méridionale rend cet axe de circulation tout à fait privilégié.

Enfin, la structure elle-même du village suppose l'existence d'un castelnau délimité par des fossés peut-être encore perceptibles aujourd'hui dans les voies de circulation qui embrassent la petite agglomération et ce, avant que l'on ne construise l'enceinte de pierres de taille dont quelques vestiges sont encore discernables à certains endroits. Justement, à ce propos, on trouve dans le village un morceau de mur particulièrement intéressant : il est situé de l'autre côté du chevet de l'église, au niveau de la parcelle n° 1418 dont il constitue encore le mur nord : rectiligne, encore d'une belle hauteur, il est construit dans un bel appareil de pierre de taille qui pourrait dater du XIV<sup>e</sup> siècle (Fig. 2). On peut émettre ici deux hypothèses : soit il s'agit d'un mur appartenant à un bâtiment civil situé près de l'église et sans doute relié à elle par un grand arc de liaison dont il reste encore les traces d'arrachement, soit c'est un morceau de rempart, lequel permettait, à l'est, de protéger l'accès au village, notamment par son lien avec l'église qui devait assurer, mais on y reviendra plus loin, une égale fonction de protection. On remarque donc que, s'il est difficile d'avoir une idée précise de la ville et de son aspect à l'époque romane, certains vestiges semblent montrer la volonté d'embellir la petite cité à l'époque gothique. Il est d'ailleurs possible que cette construction soit en rapport avec les destructions causées au début de la guerre de Cent Ans.

### **Une histoire énigmatique :**

Si les parties les plus anciennes de l'église semblent appartenir au XI<sup>e</sup> siècle, aucun élément littéraire ne paraît remonter à une date aussi lointaine. Il faut en fait attendre le XIV<sup>e</sup> siècle pour que l'église d'Aignan entre dans l'histoire événementielle. En effet, de nombreux auteurs mentionnent que l'église a été dévastée par les troupes du Prince noir en 1355. Si nous n'avons pas de données fiables sur ces destructions, on peut tout de même retracer l'itinéraire meurtrier et dévastateur d'Edouard de Woodstock, fils aîné d'Edouard III d'Angleterre. En effet, entre octobre et décembre 1355 et dans la seconde moitié de l'année 1356, il ruina en grande partie l'Astarac, l'Armagnac et l'Agenais : venant de Bordeaux et de Bazas, il est à Nogaro et dans les environs les 14, 15 et 16 octobre. Le lendemain, il est à Plaisance, le 18 il détruit le château de Galiac et le 19, il incendie Plaisance<sup>15</sup>.

Il est donc tout à fait plausible qu'au début de sa terrible chevauchée, la ville d'Aignan, fief présumé du comte d'Armagnac, et son église aient souffert des anglais, lesquels ont pu tout à fait s'en prendre à l'édifice religieux. Mais, en l'absence d'éléments sûrs, nous ne pouvons pas savoir la teneur de ces destructions ni même si elles ont réellement eu lieu. En revanche, comme nous le verrons plus loin, les parties hautes de l'église et les abords de celle-ci montrent des remaniements, des transformations pouvant être la conséquence de ces incursions anglaises en territoire armagnacais : les traces d'un crénelage en pierre de taille encore discernable au-dessus des parties méridionales de l'église en sont la meilleure preuve. On peut également citer, à quelques kilomètres d'Aignan, l'église paroissiale de Sabazan, agrémentée d'un clocher-tour fortifié dans sa partie occidentale, vraisemblablement dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle. On peut aussi nommer d'autres édifices

---

<sup>15</sup> H. Denifle, *La Guerre de Cent Ans et la désolation des églises, monastères et hôpitaux en France*, Paris, 1899, rééd. Bruxelles, 1965, t. 2, p. 58.

religieux de l'époque romane, modifiés, consolidés, transformés, surélevés au moment de la guerre de Cent Ans : les chevets des églises de Mouchan et de Flaran, en Condomois, la façade occidentale de l'église Saint-Jean-Baptiste de Mazères à Castelnau-Rivière-Basse, en Bigorre.

Nous n'avons rien de bien plus argumenté pour les décennies postérieures. En 1421, Jean IV, comte d'Armagnac, renouvelle la charte de coutumes, sans doute rédigée bien avant lui<sup>16</sup>. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, on entreprend d'embellir l'église par la pose de nouveaux vitraux. C'est en tous cas ce qui ressort d'une très intéressante étude publiée par l'abbé Loubès<sup>17</sup>. L'autre document intéressant en ce début de l'époque moderne réside dans l'enquête de 1546 menée par Arnaud Claverie dans cette zone de l'archevêché d'Auch. Cette année-là, Arnaud Claverie visita l'Armagnac, l'Éauzan, le Gabardan et l'Albret, notamment pour en savoir plus sur les églises, chapelles et paroisses de ces régions<sup>18</sup>. En effet, il reçut pour mission de l'archevêché d'Auch de savoir dans quel état se trouvaient les églises de la frange orientale et nord-orientale de l'archidiocèse pour que l'Église puisse à nouveau faire valoir ses droits sur les édifices concernés. Il signale qu'il se trouve dans l'ancien archidiaconé d'Armagnac et que l'église d'Aignan est *récemment restaurée*. Il rappelle que le *clocher est vieux et a besoin d'être réparé*. Il déclare surtout que *l'église a grand besoin de réparations*. En effet, la foudre est tombée sur le clocher l'année précédente, en 1545, entraînant sa ruine<sup>19</sup>. Il précise ensuite, de manière paradoxale, que *l'église est bien et dument bastie et édifiée de pierre de taille, toute voultée avec ses chapelles et clocher bien garny et en tel ordre que n'avons cogneu y estre necessaire faire aulcune reparation, fors de remonter ledit clocher qui estoit un peu rompeu et aussi de reparer quelques deux fentes qu'avons trouvées aux murailles de lad. église. Mais lesd. reparations pour le present nous semblent n'y estre point fort necessaires*.

Que ressort-il de cette visite ? Le clocher que nous voyons actuellement est peut-être celui qui a été reconstruit après 1545. Ensuite, l'église semble entièrement voûtée. Le vaisseau principal de la nef a donc perdu son voûtement entre le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où la voûte fut reconstruite. Enfin, la chapelle nord, difficile à dater, semble exister à l'époque de la visite d'Arnaud Claverie. Nous reviendrons sur ces différents éléments dans l'étude archéologique et monumentale de l'église.

De nombreux auteurs ont également rappelé le rôle destructeur des protestants qui auraient largement endommagé l'édifice à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Durant l'année 1589-1590, les protestants ont ravagé une grande partie de la Gascogne, notamment cette région de l'Armagnac dans laquelle la plupart des édifices religieux a souffert de leur présence<sup>20</sup>. Il est bien difficile aujourd'hui d'apprécier les destructions à leur juste mesure, si destructions il y a eu. Nous essaierons plus loin de les évaluer.

---

<sup>16</sup> A. Lavergne et A. Mastron, « Listes des chartes des coutumes du Gers », dans *B.S.A.G.*, 1908, p. 298.

<sup>17</sup> Abbé G. Loubès, « Maîtres verriers gascons contemporains d'Arnaud de Moles », dans *B.S.A.G.*, 1982, p. 359-375.

<sup>18</sup> Cette enquête a fait l'objet d'une minutieuse étude de l'abbé A. Breuils réalisée à la fin du siècle dernier et publiée, en plusieurs fois, dans la *Revue de Gascogne*, cf. abbé A. Breuils, « Églises et paroisses d'Armagnac, Éauzan, Gabardan et Albret d'après une enquête de 1546 », dans *Revue de Gascogne*, 1888, p. 537-549, puis publiée en un seul volume en 1892, à Auch.

<sup>19</sup> L. Lassus, *Construction et restauration des églises de la province ecclésiastique d'Auch*, Auch, 1900, p. 194-195 se fait même plus précis : « En 1545, la foudre en tombant sur le clocher, y laisse une trace profonde qui se voit encore aujourd'hui mais qui ne put renverser la tour dont les murs ont 2 m d'épaisseur.

<sup>20</sup> J.-J. Monlezun, *Histoire de la Gascogne*, 6 volumes, Auch, 1846, t. V, p. 458 : « La ville d'Aignan tombe aussi entre les mains des protestants. Profitant des ténèbres d'une nuit obscure, ils fondirent subitement sur le château de Lassalle, où un festin de noces réunissait la noblesse des environs, et massacrèrent les deux époux, avec la plupart de leurs convives, parmi lesquels le vicomte de Labatut, les seigneurs de Maubric et de Meymes, Médranc et Lavardac. De là, ils se portèrent rapidement sur la ville, tuèrent le gouverneur pendant qu'il montrait la tête pour parlementer, firent une trouée aux remparts, à l'endroit qu'on appelle encore la Brèche, et se répandirent dans les rues où ils promènèrent le fer et la flamme. L'église, joli petit édifice de l'époque de transition, dont le chevet était orné d'élégantes colonnettes, subit moins de mutilations qu'on n'eût pu le craindre, les colonnettes furent même à peu près épargnées... ».

L. Lassus, *Construction et restauration des églises de la province ecclésiastique d'Auch*, Auch, 1900, p. 194-195 : « A cette époque lointaine, l'église était en bon état, pourvue de ses voûtes, et possédait les colonnes qui ornaient le sanctuaire. Les protestants ... incendièrent la toiture et abattirent la voûte. Il paraît même que par suite de l'incendie et des efforts des démolisseurs, ses murs menacèrent ruine sur quelques points, si bien qu'il fallut les renforcer... ». D'où, peut-être, la construction des contreforts extérieurs pour empêcher sa ruine. Nous en reparlerons plus loin.

C'est surtout au XIX<sup>e</sup> siècle que l'on va procéder à des réparations et des embellissements dans l'église d'Aignan<sup>21</sup> : en 1827, une demande de secours est envoyée pour des travaux au clocher ; la demande avait été faite dès 1824 pour le clocher et le couvert. En septembre 1828, on réalise quelques travaux « au grand arc-boutant » de l'église : il s'agit sans doute de l'énorme contrefort situé au chevet. En 1830, un procès-verbal est rédigé au moment de la réception des travaux à la flèche du clocher<sup>22</sup>. Il s'agit probablement des travaux mentionnés en 1824 et 1827. En 1836, une demande de secours concernant des travaux à faire aux contreforts nord et est de l'église est émise<sup>23</sup> : les travaux furent réalisés en 1839 et le procès-verbal de vérification des travaux fut rédigé l'année suivante.

En 1840, on réalise une grande enquête dans le diocèse d'Auch<sup>24</sup>. Le curé de la paroisse d'Aignan note quelques renseignements : l'église mesure 28,10 m de long, 14,10 m de large, 18 m de hauteur<sup>25</sup>. Il existe deux chapelles, celle de gauche est dédiée au sacré-Cœur, celle de droite à la Vierge. La sacristie est placée du côté de l'Épître, donc du côté sud. En 1842, on reconstruit la sacristie avec des « pierres enlevées aux murailles de la ville ». Il est intéressant de noter qu'à cette période les ouvrages défensifs qui entouraient la ville étaient encore en partie debout.

De même, cette année-là, l'architecte Laffargue dresse un plan de l'église. On peut remarquer plusieurs choses : toute la partie orientale de l'église est invisible au rez-de-chaussée et sans doute sur une certaine hauteur du fait de la présence de constructions adventices, notamment la sacristie sud et le cabinet qui l'accompagne. Ensuite, il s'agit bien de la sacristie sud, mentionnée en 1840, détruite puis rebâtie en 1842 et reconstruite un peu plus tard au nord, du côté de l'Évangile. Enfin, toute la partie occidentale de l'église, comprenant aujourd'hui un débarras et les fonts baptismaux, n'apparaît pas, ce qui signifie que le plan a été levé avant l'édification de ces éléments rajoutés, sans doute dans la deuxième moitié du siècle<sup>26</sup>.

La fin de la décennie 1840 est marquée par la naissance d'un grand projet de reconstruction de l'église qui voit le jour en 1847. On préconise l'établissement d'un collatéral nord et de l'absidiole correspondante à l'est. On projette aussi de reconstruire la tourelle d'escalier au nord-ouest et le porche occidental. Le devis daté d'octobre 1847 est de 13965 francs. On y signale qu'on utilisera la chaux des « fournaux » de Castelnau, la pierre viendra des carrières du Purgatoire ou Devignaux, que les briques et les tuiles seront achetées à la tuilerie de Sabazan. On parle également de nervures en bois et d'un plafond pour le collatéral sud, nervures que l'on remplacera par des nervures de pierre pareilles à celles qui restent. Comme le montre le plan, ce voûtement est situé au-dessus de la première travée du collatéral ouest. Si ce grand projet ne vit jamais le jour, il montre tout de même que dans l'histoire architecturale d'Aignan, l'idée d'une église dont la nef était à trois vaisseaux à l'origine est toujours dans l'esprit puisqu'on décide de redonner à l'église son aspect médiéval, un aspect dont on est pas sûr qu'il ait jamais existé.

Dans la deuxième moitié du siècle<sup>27</sup>, les restaurations continuent : en décembre 1862, on approuve les travaux à effectuer au clocher de l'église<sup>28</sup>. En 1869, on démolit un appentis, on reconstruit la sacristie et on construit une salle de catéchisme : un secours exceptionnel de 1000 francs est accordé. Enfin, parmi les grandes campagnes de travaux, il y en a une qui concerne les couverts. En effet, en 1885, on pose une nouvelle charpente et on refait la toiture<sup>29</sup>.

Enfin, rappelons qu'en janvier 1843, en effectuant quelques travaux dans l'abside de l'église, on mit au jour l'arcature aveugle romane, ses colonnes et ses chapiteaux, jusqu'alors masquée<sup>30</sup>. En

---

<sup>21</sup> Archives Départementales du Gers, série V. 1

<sup>22</sup> On signale dans le rapport que le mur nord-ouest est délabré.

<sup>23</sup> En 187, on effectue des réparations à la charpente : on change un arbalétrier, une ventrière, 11 chevrons et 600 tuiles.

<sup>24</sup> Archives Départementales du Gers, enquête diocésaine de 1840, arrondissement de Mirande, commune d'Aignan, f° 1338.

<sup>25</sup> Ces données chiffrées sont bien sûr à confronter aux mesures faites au sein de l'étude réalisée par le cabinet d'architectes.

<sup>26</sup> Il est d'ailleurs étrange que dans les documents d'archives, on ne trouve aucune mention de ces importants travaux.

<sup>27</sup> Rappelons qu'en 1854, on mentionne l'existence du cimetière au nord de l'église.

<sup>28</sup> Ces travaux avaient déjà fait l'objet d'une approbation en décembre 1861.

<sup>29</sup> Tous les détails sont dans la série V. 1

<sup>30</sup> Archives Départementales du Gers, série T. 209 : « Découverte d'une colonnade gothique dans l'église d'Aignan », rapport adressé à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique.

effet, comme l'on venait de construire une nouvelle sacristie<sup>31</sup> au nord-est, il fallait percer une porte pour mettre en communication la sacristie et l'abside. C'est ainsi qu'on découvrit ces éléments romans<sup>32</sup>.

Que ressort-il de toutes ces restaurations, ces modifications apportées au plan, à l'élévation, au voûtement, à la couverture de l'église ?

Tout d'abord, le monument a, semble-t-il, connu des modifications à deux moments-clefs de son histoire : pendant la guerre de Cent Ans et à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, quand les troupes anglaises puis protestantes écumèrent cette partie de la Gascogne centrale. Nous verrons plus loin ce que l'on peut attribuer, en terme de changement artistique, à chacune de ces deux périodes. Peut-être devons-nous revenir d'ailleurs sur la tradition historiographique en infirmant ou confirmant l'ampleur des changements architecturaux réalisés à ces époques-là.

Ensuite, on remarque qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux travaux ont été réalisés. Certains ont modifié l'aspect extérieur du monument, comme le déplacement et la reconstruction de la sacristie, d'autres ont concerné l'intérieur, comme lors de la reconstruction de la voûte du vaisseau nord. Enfin, on peut apprécier la volonté de rendre à l'édifice l'aspect qu'on pensait qu'il avait à l'origine : c'est la raison d'être du grand projet de reconstruction de 1847 qui n'a jamais vu le jour. Nous verrons plus loin, dans l'analyse archéologique de l'édifice, ce que l'on peut penser du plan de l'église à l'époque romane : l'église Saint-Laurent d'Aignan comportait-elle un 3<sup>e</sup> vaisseau ou en a-t-elle été toujours dépourvue ?

### **Un monument atypique des années 1100 :**

On l'a remarqué plus haut et d'ailleurs d'autres auteurs l'ont également mentionné, l'église paroissiale d'Aignan présente un plan très original (Fig. 3) : elle se compose de deux vaisseaux accolés terminés chacun par un sanctuaire semi-circulaire. Le plan est donc différent d'un monument roman classique : pas de nef à trois vaisseaux, pas de transept, pas de chevet tripartite. D'emblée, de nombreuses particularités se manifestent : le vaisseau sud, précédé à l'ouest d'une construction irrégulière formant avec les fonts baptismaux au nord une sorte de porche aux murs très épais, est long et étroit. Les 4 travées irrégulières, de plan quadrangulaire et voûtées d'ogives, se terminent à l'est par une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four et précédée d'une courte travée droite voûtée en berceau brisé.

Quant à la partie nord, beaucoup plus large, elle comporte un vaisseau aussi long que celui du sud et une abside semi-circulaire très profonde, précédée elle aussi d'une travée droite. Ce vaisseau est voûté en berceau brisé sur doubleaux mais il s'agit d'une fausse voûte du XIX<sup>e</sup> siècle, dont les doubleaux ont été réalisés au même moment. Quant à l'abside, elle est surmontée d'un cul-de-four tandis que la travée droite est voûtée en berceau brisé. L'arc triomphal séparant l'abside du chœur est de forme brisée tandis qu'il est encore en plein cintre au sud. On trouve enfin des constructions secondaires : chapelle voûtée d'ogives dédiée à saint Joseph au nord, suivie vers l'est d'une sacristie rectangulaire. Enfin, à l'angle nord-ouest se trouve un gros clocher-tour de forme quadrangulaire, accompagné d'une tourelle d'escalier semi-circulaire, située à l'angle sud-est. A l'ouest, enfin, on trouve les fonts baptismaux.

Tous ces éléments semblent montrer que l'église est un mélange de bâtiments disparates construits à différentes périodes. On ne pourrait donc pas parler d'un plan homogène, décidé à l'avance. C'est déjà original car la plupart des monuments romans gascons des années 1100 présente une certaine unité, bien qu'ils soient à nef à vaisseau unique ou à nef à trois vaisseaux. Citons, pour la

---

<sup>31</sup> On signale d'ailleurs que c'est le nouveau curé de la paroisse qui a en partie subvenu aux frais de construction.

<sup>32</sup> La voûte du vaisseau nord, dont on dit qu'elle fut abattue par les protestants, fut sans doute reconstruite dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en bois et plâtre. Étrangement, aucun document aux Archives ne mentionne ces travaux.



1<sup>ère</sup> catégorie, les églises de Saint-Orens d'Auch, aujourd'hui presque entièrement disparue<sup>33</sup>, Notre-Dame d'Estant, remaniée à l'époque gothique et au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>, Saint-Pierre de Mouchan<sup>35</sup>, entre autres. A cette catégorie, bien représentée dans la région d'Aignan, on peut rattacher les églises de Saint-Mamet de Peyrusse-Grande, exceptionnel monument de la 2<sup>e</sup> moitié du XI<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>, Sainte-Marie de Maubourguet en Bigorre<sup>37</sup>, Saint-Pierre de Tasque<sup>38</sup>. A la 2<sup>e</sup> catégorie, on peut rattacher les églises proches de Saint-Nicolas de Nogaro<sup>39</sup>, et Saint-Barthélemy de Croute à Lasserrade<sup>40</sup>.

Les édifices énumérés ci-dessus comportent également un chevet tripartite, ce qui leur donne un aspect très monumental en rapport d'ailleurs avec leur statut à l'époque médiévale : ce sont, pour la plupart, des églises priorales ou abbatiales, non de simples églises paroissiales, comme semble l'avoir toujours été Saint-Laurent d'Aignan. D'autres églises, proches d'Aignan, peuvent servir de point de comparaison, et d'ailleurs nous ferons plus loin de nombreux rapprochements avec elles. On peut en citer plusieurs : Saint-Laurent d'Auban ou du Ban à Castelnavet<sup>41</sup>, Saint-Michel d'Arprens et Saint-Jean-Baptiste de Fustérouau<sup>42</sup>, Notre-Dame de Loussous-Débat<sup>43</sup>, Saint-Jean-Baptiste de Mondébat<sup>44</sup> et Saint-Jean-Baptiste de Sabazan<sup>45</sup>.

Il semble donc qu'à l'origine, l'église Saint-Laurent ait ressemblé aux autres monuments romans de dimensions modestes de la région d'Aignan : une nef à vaisseau unique, à l'origine charpentée, terminée par un chœur en hémicycle prolongeant une courte travée droite. Comme c'est parfois le cas dans d'autres monuments régionaux, il n'y a pas de décrochements entre le chœur et la nef, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Seule l'abside apparaît plus resserrée à l'intérieur du fait de l'utilisation de colonnes et de chapiteaux disposés à la base de l'arc triomphal.

Venons-en à l'étude des maçonneries pour comprendre les principales étapes de construction de ce vaisseau méridional et tenter d'affiner la chronologie. On peut d'emblée dégager un postulat de départ : cette nef à vaisseau unique et son chevet semi-circulaire sont les parties les plus anciennes de l'église et ont dessiné les dimensions du monument actuel.

### Première campagne :

Le chantier de construction a commencé par l'est : on a élevé l'église à partir du chevet, tout en progressant vers l'ouest. C'est ce que démontre l'utilisation d'un pseudo-appareil constitué de moellons de grès bien équarris de forme cubique ou allongée et disposés en assises à peu près horizontales liées par un mortier de chaux et de sable assez épais (Fig. 4). En fait, il y a plusieurs parties superposées : tout d'abord, établie autour du sanctuaire, une banquette assez haute que l'on

<sup>33</sup> P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 116-117.

<sup>34</sup> Abbé J. Cabanot, *Gascogne romane*, op. cit., p. 32-33 et P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 119.

<sup>35</sup> M. Durliat, « L'église de Mouchan », *C.A.F. Gascogne*, 1970, Paris, 1970, p. 124-130.

<sup>36</sup> M. Durliat, « L'église de Peyrusse-Grande », *C.A.F. Gascogne*, op. cit., p. 43-54 ; P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 117-118 ; Abbé J. Cabanot, *Gascogne romane*, op. cit., p. 48-52.

<sup>37</sup> Abbé J. Cabanot, *Gascogne romane*, op. cit., p. 54-60.

<sup>38</sup> M. Durliat, « Tasque », *C.A.F. Gascogne*, op. cit., p. 55-66 ; P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 117.

<sup>39</sup> M. Durliat, « Eglise de Nogaro », *C.A.F. Gascogne*, op. cit., p. 91-110 ; P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 121-122 et abbé J. Cabanot, *Gascogne romane*, op. cit., p. 236-242.

<sup>40</sup> C. Balagna, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », dans *Archéologie du Midi Médiéval*, t. 26, 2008, p. 59-91.

<sup>41</sup> P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 114 et M. Sansot, « Castelnavet », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande*, t. III, Société Archéologique et Historique du Gers, Auch, 2003, p. 84-85.

<sup>42</sup> P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 100 et F. Boureau, G. Dubedat et A. Friot, « Fustérouau », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande*, t. III, Société Archéologique et Historique du Gers, Auch, 2003, p. 86-87.

<sup>43</sup> P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 107 et A. Destournes, « Loussous-Débat », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande*, t. III, Société Archéologique et Historique du Gers, Auch, 2003, p. 88-89.

<sup>44</sup> P. Mesplé, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 105 et abbé J. Cabanot, *Gascogne romane*, op. cit., p. 31. Attention, l'abside est une reconstruction du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>45</sup> « Sabazan », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande*, t. III, Société Archéologique et Historique du Gers, Auch, 2003, p. 99-101.

retrouve dans d'autres édifices contemporains<sup>46</sup>, puis dans les pans axial et sud, une maçonnerie composée de blocs grossiers en grès molassique jaunâtre d'extraction locale liés par des joints qui débordent largement sur les têtes des moellons. Les dimensions des petits blocs, l'horizontalité recherchée des assises à la hauteur variable, l'absence d'assise de réglage en appareil régulier dénotent une vraie unité de conception et une construction rapide.

Ensuite, à mesure que l'on monte, les moellons deviennent plus réguliers et arborent une belle couleur rouge<sup>47</sup>, même si au pan d'axe les blocs de couleur jaune sont utilisés jusqu'à la corniche. Les joints, tout aussi débordants et épais, sont parfois tracés au fer, notamment au voisinage des baies. Nous sommes bien face à une construction de la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou du début du XII<sup>e</sup> siècle, dans laquelle n'interviennent pas encore de véritables tailleurs de pierre. Encore une fois, on peut comparer cette campagne de construction aux parties les plus anciennes de l'église de Croute, édifiée au même moment, avec le même type de matériau et par des maçons aux techniques similaires<sup>48</sup>.

Le chantier progresse ensuite en direction de l'ouest, par la construction, horizontale, du mur sud du vaisseau. En effet, comme il ne semble pas que l'on ait prévu de voûter dès l'origine cette partie de l'église réservée aux fidèles, on procède de manière simple, en édifiant l'enveloppe de ce vaisseau par couches horizontales et non par travées verticales. C'est ainsi que l'on retrouve le même matériau, ce grès jaune et rouge dont les assises apparaissent de plus en plus régulières à mesure que l'on monte. En effet, assez rapidement, et notamment sur le pan de mur situé près de l'angle sud-ouest, les petits moellons cubiques encore irréguliers deviennent plus aboutis, notamment après l'assise de réglage encore bien apparente. Il est donc possible qu'à partir de ce niveau, les tailleurs de pierre fassent leur apparition, ce qui semble dénoter une nouvelle impulsion donnée au chantier de construction.

Enfin, c'est à cette campagne qu'appartiennent les fenêtres en plein cintre percées dans l'abside et dans ce vaisseau, côté sud. Ces petites baies, parfaitement appareillées montrent tout le soin que l'on accorde aux ouvertures, encore étroites à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Fortement ébrasées pour diffuser le maximum de lumière sans fragiliser les murs, elles se divisent en deux parties : une ouverture centrale étroite et peu élevée, percée dans une baie plus large, en plein cintre, appareillée avec le mur extérieur (Fig. 7). Ces fenêtres sont tout à fait similaires à celles que l'on trouve dans les autres églises romanes des environs d'Aignan : à Croute, par exemple, au Ban à Castelnavet, à Sabazan, à Mondébat, à Tasque. Néanmoins, une différence existe, et elle est de taille : à Croute, à Tasque, à Loussous-Débat et à Mondébat, entre autres, les petites fenêtres ont été agrémentées au début du XII<sup>e</sup> siècle d'une décoration plus élégante, constituée d'une petite voussure de billettes, reposant parfois sur deux consoles latérales, souvent décorées de visages. L'absence de cet élément à Aignan permet à nouveau d'envisager une phase de construction appartenant à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au début du XII<sup>e</sup> siècle. On peut signaler que les deux fenêtres de l'absidiole sont parfaitement alignées et accompagnées de trous de boulin parfois apparents et disposés sur la même assise. Cela signifie donc bien que nous avons affaire à une campagne de construction tout à fait homogène.

Remarquons enfin que, si elles sont de dimensions et de structure identiques, les fenêtres percées dans le mur sud du vaisseau sont disposées un peu plus haut : c'est normal, le vaisseau était à l'origine plus haut que l'abside. En revanche, ici, les fenêtres ont été murées à l'époque gothique lors du percement des grandes fenêtres contemporaines du voûtement d'ogives. On en voit aujourd'hui deux dans la moitié est du vaisseau. Il serait intéressant d'enlever le crépi qui couvre encore en grande partie le mur ouest pour dégager les autres fenêtres, peut-être au nombre de deux. Cela permettrait de savoir exactement comment se présentait l'élévation méridionale de ce vaisseau rectangulaire et de combien de fenêtres il était pourvu.

---

<sup>46</sup> A Croute, par exemple. A Aignan, la banquette extérieure semble plus tardive que la construction romane, sans doute a-t-elle été mise en place à la fin de l'époque romane ou à l'époque gothique.

<sup>47</sup> Ce grès rouge, virant parfois au rose, poreux et facile à tailler, se retrouve dans un autre grand édifice local. Il s'agit de l'ancienne collégiale Saint-Nicolas de Nogaro. N. Pousthomis-Dalle, « Saint-Nicolas de Nogaro (Gers) : redécouverte du décor sculpté de l'abside », dans *Archéologie du Midi Médiéval*, t. XIV, 1996, p. 63-68.

<sup>48</sup> C. Balagna, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », art. cit., p. 66-67.

Enfin, il est également judicieux de se demander si l'on avait percé une fenêtre dans le mur nord de l'absidiole, en vis-à-vis de la fenêtre sud. En effet, deux hypothèses s'offrent alors à nous : soit la fenêtre existe et cela signifie bien que le vaisseau sud a formé une première église libre de tout autre bâtiment côté nord, soit elle n'existe pas et cela signifie que la construction du vaisseau nord suit de très près l'élévation de la première partie de l'église. Que cette fenêtre ait existé ou pas, on peut privilégier soit la 1<sup>ère</sup>, soit la 2<sup>nde</sup> hypothèse. En faveur de la 1<sup>ère</sup>, on peut objecter trois points permettant d'arguer du fait que nous avons sans doute affaire à une église à l'origine à nef à vaisseau unique et abside semi-circulaire, totalement libre de toute autre construction<sup>49</sup>. Comment le justifier ? Tout d'abord, beaucoup d'églises des environs d'Aignan et des années 1100 présentent ce plan. Elles sont, tout comme l'église Saint-Laurent, de simples monuments paroissiaux. Ensuite, l'église est sans doute à ce moment-là le sanctuaire d'une petite communauté laïque, organisée autour du « château » seigneurial installé sur la motte castrale aujourd'hui en dehors de l'agglomération<sup>50</sup>. Enfin, les nombreuses différences qui existent entre la partie sud de l'église actuelle et sa partie nord ne permettent pas d'envisager une construction homogène et parfaitement contemporaine, comme nous le verrons par la suite. En faveur de la 2<sup>nde</sup> hypothèse, comme nous allons le voir plus loin, certains indices peuvent être relevés.

## Deuxième campagne :

Dans un deuxième temps, sans doute dans les premières années du XII<sup>e</sup> siècle, quelques éléments nouveaux apparaissent, en conséquence du voûtement de l'abside. Cette dernière, dorénavant surmontée d'une voûte en cul-de-four, est alors renforcée à l'extérieur par des contreforts plats qui montent jusque sous la corniche sculptée encore en place, au-dessous du niveau de la toiture primitive qui a ensuite disparu lors des modifications réalisées à l'époque gothique. S'ils sont construits dans le même matériau, ces contreforts sont dorénavant en pierre de taille, constitués de blocs de moyen appareil à joints fins, témoins d'une qualité nouvelle associée à une vraie finesse d'exécution (Fig. 4). Les deux contreforts axiaux de l'abside sont d'ailleurs tout à fait contemporains : même disposition, mêmes dimensions, même appareil. Quant au contrefort d'angle sud-est qui renforce dans son axe le pilier intérieur qui reçoit la retombée de l'arc triomphal, il monte un peu plus haut, jusque sous la toiture disparue, ce qui permet de comprendre que l'abside était plus basse que le vaisseau, comme c'est généralement le cas à l'époque romane. Quant au long vaisseau, il n'a pas bénéficié du même système d'épaulement. Il était donc toujours charpenté<sup>51</sup>. En effet, comme nous le verrons plus loin, l'angle sud-ouest du vaisseau n'a été accompagné d'un contrefort formant retour à l'ouest qu'à l'époque gothique.

Cette 2<sup>e</sup> phase de construction s'accompagne d'un intéressant décor sculpté, à la fois intérieur et extérieur. En effet, le voûtement de l'abside a eu pour conséquence l'utilisation d'éléments structurels visant à supporter les nouvelles maçonneries :

- l'arc triomphal en plein cintre situé à l'entrée de l'abside prend appui sur deux colonnes surmontées de chapiteaux sculptés. L'élévation est très sobre : haut soubassement, aujourd'hui en partie masqué par un placage de bois, socle carré à la partie supérieure abattue, base moulurée de deux tores<sup>52</sup> encadrant un haut et profond cavet. Au-dessus, la demi-colonne accueille un chapiteau sculpté, malheureusement recouvert d'un enduit épais que l'on retrouve sur la majeure partie des sculptures de l'intérieur de l'église. Le chapiteau n° 1 est à décor végétal. Sur une structure corinthisante, on a

---

<sup>49</sup> Si cette hypothèse est la bonne, il faut aussi envisager que le mur nord de l'église était percé d'autant de fenêtres que le mur sud. Celles-ci auraient alors disparu plus tard au moment de l'agrandissement de l'église en direction du nord ?

<sup>50</sup> Se pose également la question de l'emplacement de la porte d'entrée. Deux hypothèses possibles : soit au sud, à l'emplacement du portail actuel, lequel a permis d'agrandir le portail primitif, soit à l'ouest, sous le mur pignon, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la porte donnant sur le débarras. Mais comme nous le verrons plus loin, la façade ouest de l'église et notamment sa partie sud semble bien postérieure à l'époque romane.

<sup>51</sup> On aperçoit encore, à l'intérieur de l'église dans le mur sud, certains des corbeaux qui ont reçu la charpente de l'époque romane. Cela permet d'avoir une idée plus précise sur la hauteur primitive de ce vaisseau.

<sup>52</sup> Le tore inférieur est accompagné d'un filet.

disposé verticalement et de façon géométrique cinq feuilles étroites et épaisses, fortement recourbées dans leur partie supérieure et agrémentées de rainures parallèles évoquant de façon stylisée des folioles minces. Au-dessus, le tailloir est décoré d'une frise de palmettes à trois lobes, disposées verticalement à l'intérieur d'un rinceau dont les bases de la tige se terminent en crossettes. Les angles du tailloir et les écoinçons des rinceaux sont occupés par des motifs divers. L'ensemble est taillé en cuvette et présente un faible relief.

Le chapiteau n° 2 possède une structure identique. Au-dessous d'un abaque échancré décoré de volutes grêles, le sculpteur a disposé sur la corbeille cinq grandes feuilles lisses séparées les unes des autres par une fine nervure et surmontées chacune, sous la courbure épaisse de leur extrémité supérieure, d'un fruit rond ou oblong. Le tailloir est lui aussi décoré d'une frise de palmettes paraissant plus naturelles qu'en face. Il s'agit là de compositions végétales tout à fait caractéristiques de l'époque romane et notamment de la sculpture ornementale qu'on peut trouver, autour de 1100, dans les édifices situés de part et d'autre des Pyrénées qui bénéficient de l'influence des grands centres artistiques. Ces deux chapiteaux, sans doute l'œuvre d'un même artiste, sont plus ou moins proches de pièces visibles à Saint-Sever sur l'Adour, à Croute, à Nogaro, à Mazères à Castelnau-Rivière-Basse et dans certaines églises du Vic-Bilh<sup>53</sup>. En revanche, les chapiteaux d'Aignan sont esthétiquement plus médiocres : proportions grossières, feuilles trop épaisses, hampes des volutes et volutes d'angle trop petites, taille en creux faible et modelé quasi-inexistant.

Dans l'abside, les deux chapiteaux sont reliés entre eux par une corniche de billettes qui marque la naissance de la voûte, comme à Croute, par exemple. La volonté de souligner les horizontales se retrouve également à l'extérieur puisqu'on a décidé, et c'est tout à fait inaccoutumé, de mettre en valeur le mur de l'abside par une corniche, sans doute décorée elle aussi de billettes sur sa partie abattue, reposant sur des modillons sculptés, comme à Croute ou à Mazères, encore une fois, mais comme aussi dans d'autres édifices régionaux. La nouveauté réside, à Aignan, dans l'utilisation, de plaques sculptées disposées entre les modillons, à la manière des métopes de l'ordre dorique grec. Le modèle est régional et s'inscrit dans la zone d'influence géographique, culturelle et artistique de l'ancienne abbatale Saint-Sernin de Toulouse, dont deux portails des environs de 1100 présentent la même disposition. Il s'agit de la porte des Comtes, mise en place vers 1080 et de la porte Miègeville, construite vers 1110. Dans ces deux façades exceptionnelles, les modillons s'accompagnent de plaques<sup>54</sup>, décorées de belles marguerites épanouies. Malheureusement, la surélévation du mur à l'époque gothique a quelque peu mutilé la corniche. Les métopes sont toutes sensiblement identiques : les plaques sont rectangulaires, disposées dans le sens de la longueur, et décorées de fleurs épanouies, à 6 pétales, au cœur vide ou plein. Elles sont insérées dans un médaillon circulaire parfois accompagné de perles, de stries obliques ou de trous réalisés au trépan. Sur certaines métopes, les feuilles sont constituées de nombreuses folioles dont la partie centrale est fortement creusée, ou alors bombée. On note donc une grande variété des formes florales, témoignage d'une vraie capacité d'imagination de la part du sculpteur. Les modillons sont eux, particulièrement abîmés. Ils semblent avoir été tous constitués sur le même schéma : parfois placés sur des copeaux, les motifs sont principalement des corps, bustes ou gueules d'animaux réels ou fictifs. Le 2<sup>e</sup> modillon en partant de la gauche semble avoir montré un personnage ou un animal dévoré par une gueule fantastique. Il pourrait s'agir d'une scène de dévoration comparable à celle située sur un modillon de la porte Miègeville, à Saint-Sernin de Toulouse. On voit aussi les restes d'un visage humain, une feuille s'enroulant en doubles volutes, un animal aux oreilles pointues en position d'atlante.

### Troisième campagne :

Justement, ce dernier modillon nous permet de faire la transition avec la 3<sup>e</sup> campagne de construction de l'église d'Aignan. En effet, il n'est pas placé sur le mur de l'absidiole sud mais sur le mur en retour qui permet de faire le lien avec la nouvelle maçonnerie, point de départ de l'abside

---

<sup>53</sup> L. Cabrero-Ravel, E. Garland et J.-L. Lassère, *Églises romanes en Vic-Bilh*, Pau, 2003.

<sup>54</sup> A Saint-Sernin, les plaques sculptées sont horizontales, disposées sous la corniche elle-même, à la manière des soffites grecs.

nord, ou d'axe, dorénavant. Encore une fois, deux hypothèses sont à envisager : soit le modillon occupe la place qui a toujours été la sienne, ce qui signifie que le mur sud de l'abside d'axe a été monté au moment où l'on mettait en place la corniche sculptée de l'absidiole sud, soit, et, c'est l'hypothèse que je privilégie, on a construit contre le mur nord de l'absidiole sud le départ de l'abside d'axe, ce qui a obligé les constructeurs à mutiler l'extrémité de la corniche constituée quelques temps auparavant, et à réutiliser le modillon encore en place pour atténuer l'irrégularité de cette nouvelle élévation. Cela permettrait d'expliquer de façon rationnelle l'emplacement étrange que ce modillon occupe.

C'est à ce moment-là, autour de la fin du premier quart ou du premier tiers du XII<sup>e</sup> siècle, que l'on se lance dans l'agrandissement de l'église en direction du nord. Au moment du voûtement de l'absidiole sud et de la mise en place de la corniche sculptée, on commence la construction de la grande abside semi-circulaire dont le mur sud vient se plaquer contre le mur nord de l'absidiole. On construit alors toute l'enveloppe extérieure de l'abside en utilisant un petit et un moyen appareil de pierre de taille, très proche de celui utilisé lors de la campagne de voûtement et d'articulation de l'absidiole sud (Fig. 5).

A l'extérieur, cette nouvelle abside, de grandes dimensions, est épaulée par deux contreforts de pierre de taille, peu épais mais larges. Ils servent à conforter la voûte en cul-de-four que l'on s'apprêtait à construire au-dessus de ce nouvel espace. Si le contrefort sud a été recoupé, sans doute vers 1500, pour être accompagné d'une large fenêtre au profil brisé sans style, le contrefort nord est toujours conservé et monte jusqu'au niveau qu'il a toujours occupé. Ces deux contreforts sont parfaitement contemporains : mêmes dimensions, même type d'appareil, disposition symétrique qui rappelle d'ailleurs l'emplacement des deux contreforts de l'abside principale de l'église de Croute<sup>55</sup>.

Il est possible que le mur nord de l'église, construit dans la suite logique cette partie orientale, ait été lui aussi épaulé par des contreforts plats. En effet, un contrefort qui paraît de mêmes dimensions que ceux de l'abside paraît avoir été englobé, bien plus tard, par la tourelle d'escalier qui dessert le clocher d'angle. On peut également présumer qu'existaient d'autres contreforts vers l'est, peut-être remplacés par les murs très épais de la chapelle Saint-Joseph. D'ailleurs, on aperçoit encore un contrefort plat mais plus large et plus épais que le précédent au nord de l'église, dans l'axe de la demi-colonne engagée qui reçoit la retombée de l'arc triomphal. Ce contrefort a été construit à l'époque romane. Cela pourrait signifier alors deux choses : d'une part, la construction de la grande abside et du mur nord correspondant serait quasi-contemporaine et d'autre part, et surtout, cela enterrerait définitivement l'hypothèse d'une nef à vaisseaux et d'un chevet tripartite, hypothèse que, personnellement, j'ai tendance aussi à abandonner.

Y avait-il un 3<sup>e</sup> contrefort à l'abside, peut-être dans l'axe ? Il semble bien que non, comme en témoigne l'élévation de Croute. A la place du contrefort, devait se trouver une fenêtre pour éclairer du mieux possible l'emplacement de l'autel. Cela paraît tout à fait plausible, au regard des dispositions actuelles. D'ailleurs, on a disposé dans une niche semi-circulaire fermée par une maçonnerie de briques une statue moderne. Cette niche correspond sans nul doute à la fenêtre d'axe primitive. De plus, si le contrefort sud a été mutilé, c'est pour être surmonté d'une nouvelle fenêtre, devant remplacer la fenêtre centrale. Cette dernière a donc sans doute disparu quand, à l'époque gothique, peut-être au XIV<sup>e</sup> siècle, on a décidé d'épauler la voûte intérieure par l'énorme contrefort oriental, contrefort d'ailleurs construit en deux phases : d'abord étroit bien que profond, il a été, dans un 2<sup>nd</sup> temps, particulièrement épaissi (Fig. 3), sans doute au moment où l'on a détruit le mur qui venait rejoindre ce contrefort depuis la maison actuelle située de l'autre côté de la rue Saint-Saturnin. S'il s'agit d'une porte de ville comme la tradition semble le dire, la disparition de celle-ci ou en tous cas sa modification entraîna la reprise de contrefort que l'on rendit plus puissant pour qu'il épaulé bien l'abside principale de l'église. Il pourrait y avoir une 2<sup>nd</sup>e explication : ce contrefort axial aurait été chemisé pour épauler la voûte de l'abside, reconstruite à ce moment-là. Nous y reviendrons plus loin.

---

<sup>55</sup> C. Balagna, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », art. cit., plan p. 64.

A l'intérieur, de nombreux aménagements sont réalisés. Tout d'abord, on recoupe l'angle nord-ouest de l'absidiole sud pour permettre la liaison entre les deux sanctuaires. Justement, à cet endroit, on dispose une sorte de soubassement haut, en pierre, élégamment sculpté de motifs décoratifs visant à atténuer la différence chronologique entre les deux sanctuaires au niveau de leur partie commune. On trouve en effet dans le cavet disposé horizontalement entre les deux corps de moulure de petites fleurs circulaires, constituées de folioles séparées par une incision et reliées par un cœur central évidé. Ces fleurs sont parfois accompagnées de boules qui paraissent être des fleurs non terminées.

Au-dessus, ce large soubassement accueille une demi-colonne engagée et son chapiteau permettant de recevoir l'arc de liaison entre les deux vaisseaux qui, dorénavant, constituent les deux parties de la nef de l'église. Si la mouluration de la base est très proche du profil des deux bases placées à l'entrée de l'absidiole sud, le socle placé au-dessous se distingue nettement de ceux disposés sous les bases susdites : de forme carré, il est subtilement décoré d'une rangée de petites perles de forme quadrangulaire et les extrémités de sa face principale s'accordent avec des griffes d'angle en forme de patte d'animal, plate, étroite et stylisée, munie de 3 pointes.

Ces éléments nouveaux de l'élévation signifient plusieurs choses : d'une part, au moment de la mise en place de l'enveloppe extérieure de l'abside, on commence à réfléchir à la façon dont on va relier les deux vaisseaux de l'église : cela se fera par le biais de grandes arcades reposant sur des colonnettes et des chapiteaux engagés, comme entre les deux sanctuaires et d'autre part, le sculpteur qui a réalisé le soubassement, le socle et la base se sert de la mouluration des bases placées à l'entrée de l'absidiole sud tout en y incorporant des éléments décoratifs nouveaux, plus fins, plus délicats, plus élégants. Cet artiste n'est peut-être pas celui qui a réalisé les bases, les chapiteaux et les tailloirs de l'absidiole sud, mais il essaie d'en copier la structure et le décor.

Enfin, et c'est très important, on peut rajouter deux choses : tout d'abord, ce décor de soubassement et les griffes d'angle de la base et du socle ne se retrouvent pas sous l'arcature intérieure de l'abside d'axe, même si la mouluration des bases est assez proche. Il y a donc un petit hiatus chronologique entre ces deux parties, ce que confirme le déroulement linéaire des phases de construction. Ensuite, le soubassement décoré, l'élévation qui se trouve au-dessus ne se retrouvent pas en face, c'est-à-dire à l'entrée de l'abside du côté nord. Cela signifie sans doute qu'il n'y a jamais eu d'absidiole nord et de bas-côté correspondant. D'ailleurs, l'examen des maçonneries nord de l'église par l'intermédiaire de la sacristie ne montre pas de traces d'arrachements. L'église d'Aignan n'a donc sans doute jamais possédé de nef à trois vaisseaux et de chevet tripartite<sup>56</sup>. Cela vient donc confirmer ce que je disais plus haut.

Dans le même temps, on élève la partie intérieure de l'abside principale. Ici aussi, on réalise une construction rare puisqu'on décide d'établir sur tout le pourtour de l'abside une arcature aveugle en plein cintre constituée de colonnettes et de chapiteaux (Fig. 6). C'est un schéma assez inhabituel en Gascogne centrale qu'on ne rencontre dans la région que dans quelques édifices de grande qualité, à Nogaro notamment et surtout à Croute<sup>57</sup>, église des années 1125 qui présente beaucoup de similitudes avec Aignan. On trouve aussi à Aignan, comme à Croute, à Tasque, à Nogaro, le désir de construire une abside de grande ampleur puisqu'elle s'établit sur 9 m de large, ce qui fait de l'abside d'axe

---

<sup>56</sup> Justement, pour conforter cette hypothèse, on peut citer certains monuments du Vic-Bilh, région dont nous avons signalé plus haut le grand intérêt. Sur 78 églises, seules 12 églises sur 39 ont deux bas-côtés. Les autres édifices n'ont qu'un bas-côté, 16 au nord et 11 au sud. Comment expliquer ce choix : la construction d'un vaisseau nord peut correspondre à la volonté de conserver un éclairage direct, tandis qu'il est possible que la présence d'une porte au sud impose le choix d'un percement côté nord. On le voit, tout cela semble rejoindre les préoccupations des promoteurs de l'église d'Aignan. J.-L. Lassère, *Vic-Bilh, Morlaàs, Montanerès, Pyrénées-Atlantiques, inventaire topographique*, ouvrage collectif, Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, Paris, 1989, p. 41.

<sup>57</sup> C. Balagna, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », art. cit.

d'Aignan l'une des plus importantes de Gascogne centrale au XII<sup>e</sup> siècle, seulement dépassée par Croute<sup>58</sup> et Tasque<sup>59</sup>.

Cette arcature aveugle a été établie sur une banquette continue en pierre de taille de 40 cm de large, comme à Croute. L'arcature aveugle qu'elle reçoit, associée à l'appareil de pierre de taille de l'abside et aux contreforts latéraux, montre bien qu'elle fut construite pour consolider le mur semi-circulaire et ainsi mieux supporter la voûte haute et large qu'on s'apprêtait à élever. On a disposé sur cet élément horizontal huit colonnettes<sup>60</sup> surmontées d'autant de chapiteaux et de tailloirs. Ces supports sont disposés sur des socles et des bases qui ont l'aspect des éléments n° 1 et 2, sauf qu'ici, c'est le tore supérieur qui est accompagné d'un filet. De plus, on retrouve autour des bases de cette arcature aveugle des boules en guise de griffes d'angle. Il s'agit encore une fois d'une nouvelle option prise par rapport à l'élévation des supports de l'absidiole sud.

Venons-en à l'étude des huit chapiteaux. Sur huit corbeilles, on compte 6 chapiteaux à motifs végétaux et deux chapiteaux historiés, situés au sud, du côté de l'épître. De façon générale, les chapiteaux végétaux présentent les mêmes caractéristiques : forme corinthienne plus prononcée, astragale biseauté, corbeille étirée en hauteur, abaque échancré, même si les volutes d'angle des chapiteaux n° 3, 4, 7, 8 et 10 s'enroulent comme des coquilles d'escargot, à la manière de certains chapiteaux de l'ancienne abbatale de Saint-Sever-sur-l'Adour<sup>61</sup>. Sur les trois chapiteaux restants, deux possèdent le même type de hampes et de volutes que les chapiteaux de l'absidiole sud<sup>62</sup> et un seul est dépourvu de volutes<sup>63</sup>.

Si le tailloir n° 3 est simplement mouluré de façon horizontale, tous les autres sont sculptés. On peut d'ailleurs les diviser en plusieurs groupes : le tailloir n° 6, à la partie abattue lisse, présente sur sa face horizontale un alignement de boules, les tailloirs n° 4, 5, 7 et 8 sont occupés par les mêmes palmettes plates et rigides que celles qui ornent les chapiteaux de l'absidiole sud. Ces tailloirs ont pu donc être réalisés par le même artiste que celui qui a travaillé dans la chapelle méridionale. Enfin, deux tailloirs sortent du lot, les n° 9 et 10, tant par leur maîtrise technique que par l'imagination dont a fait preuve le sculpteur (Fig. 7). En effet, ils présentent le même désordre apparent de feuilles, tiges, crossettes s'entrelaçant et s'emmêlant de façon variée et élégante. Nous sommes là très proches de motifs issus de l'atelier de Saint-Sever et dont on peut voir de nombreux épigones, soit autour de Saint-Sever, soit en Gascogne centrale, à Croute et en Bigorre, à Mazères et à Madiran, par exemple. Remarquons aussi que ces deux tailloirs sont décorés dans leur partie supérieure de demi-boules, comme le chapiteau n° 6. Ce dernier n'a peut-être jamais reçu le décor couvrant terminal qui orne les chapiteaux 9 et 10. En tous cas, ces motifs distincts signifient au moins deux choses : des sculpteurs différents travaillent à la décoration de l'abside d'axe d'Aignan et parmi ces sculpteurs, un ou plusieurs connaissent parfaitement Saint-Sever et y ont peut-être travaillé.

Les corbeilles, elles aussi, présentent les mêmes variétés : on trouve 3 chapiteaux à feuilles lisses, les n° 4, 7 et 8. En 4, La corbeille est divisée en deux parties inégales : aux 2/3 inférieurs, ce sont des feuilles lisses, lourdes et épaisses, à la nervure médiane prononcée et possédant une fois sur deux une boule aplatie<sup>64</sup>. En 7, les feuilles sont beaucoup plus étroites et plutôt minces, même si le sculpteur ne fait pas preuve de beaucoup de symétrie dans ce domaine. Dans leur partie recourbée, elles sont décorées de stries, motif qu'elles empruntent aux feuilles du chapiteau n°1 et du chapiteau n° 3. En effet, dans ce dernier cas, les feuilles n'apparaissent que dans la partie médiane de la corbeille car au-dessous d'elle le volume tronconique du chapiteau prolonge visuellement la rotondité de la colonne

---

<sup>58</sup> 9,10 m de large.

<sup>59</sup> 11 m de large. On peut justifier ces dimensions colossales par le statut de l'église, abbatale d'une importante communauté bénédictine.

<sup>60</sup> Remarquons qu'ici, le nombre de supports est pair alors qu'il était impair à Croute avec 11 colonnettes.

<sup>61</sup> Abbé J. Cabanot, « Les chapiteaux romans de l'abbatale de Saint-Sever (collatéraux et parties hautes du chœur et de la nef) », dans *Bulletin de la Société de Borda*, n° 333, 1969, p. 3-35. On retrouve les volutes en forme de coquille d'escargot dans d'autres édifices romans contemporains et voisins d'Aignan, à Croute et Saint-Jean-Baptiste de Mazères à Castelnau-Rivière-Basse.

<sup>62</sup> Il s'agit des chapiteaux n° 5 et 6.

<sup>63</sup> C'est le chapiteau n° 9.

<sup>64</sup> Au-dessus, on trouve un abaque fort échancré.

tandis qu'au-dessus beaucoup de place est laissé au développement de l'abaque. Ainsi, les feuilles, disposées en frise et largement recourbées comme des parasols possèdent sur leur face arrière des nervures prononcées et côtelées aboutissant à la pointe de la feuille, laquelle se termine en une petite volute évoquant l'enroulement en forme de coquille d'escargot des angles de la composition. Enfin, en 8, on retrouve le schéma de composition du chapiteau n° 4, avec les feuilles lisses auxquelles sont suspendues des boules, comme sur le chapiteau n°2.

Deux chapiteaux proposent un décor plus élaboré. Tout d'abord, le 5, avec ses grandes pommes de pin qui paraissent suspendues à des volutes d'angle terminant des hampes délicatement mises en valeur par une incision. Ensuite, le 6 possède de grandes feuilles angulaires accompagnées d'un décor couvrant : une boule un peu aplatie est suspendue à une haute tige centrale autour de laquelle viennent se rassembler les deux parties de la feuille formées de folioles en relief. Tout cela ressemble assez à une feuille de fougère un peu stylisée.

Au final, que peut-on dire sur ces chapiteaux ? De structure corinthisante, ils sont majoritairement constitués de motifs végétaux simples, réalisés sans grande finesse. Le ou les sculpteurs ont privilégié la feuille lisse qu'ils accompagnent parfois de boules, de stries, de pommes de pin. Il y a d'ailleurs une grande proximité plastique et chronologique entre les chapiteaux de l'absidiole sud et ceux de l'abside. Il se pourrait donc que ces chapiteaux aient été réalisés par le même sculpteur ou alors par deux artistes au style très proche. Ensuite, on peut noter que les thèmes privilégiés à Aignan se retrouvent aussi dans la plupart des monuments régionaux contemporains. En effet, dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle et notamment dans le 2<sup>e</sup> quart du siècle, les églises romanes de Gascogne centrale, de Bigorre, du Vic-Bilh se parent d'une sculpture monumentale constituée de chapiteaux et de tailloirs sculptés. On associe feuilles lisses, feuilles à boules, feuilles à décor couvrant, comme à Croute, à Mazères, à Nogaro<sup>65</sup>. L'influence des grands chantiers contemporains, tels Saint-Sernin ou Saint-Sever, paraît avoir été déterminante dans la diffusion des motifs décoratifs, même si à Aignan, les sculpteurs ne sont pas aussi talentueux que ceux que l'on rencontre ailleurs au même moment, à Croute et à Mazères par exemple.

Justement, parmi les artistes d'Aignan, a travaillé un sculpteur qui est sans doute l'auteur des tailloirs de type Saint-Sever et des chapiteaux 9 et 10 de l'abside d'axe. Le chapiteau n°9, justement, pose un problème iconographique car il est très difficile de dire ce qu'il représente. Les auteurs qui se sont penchés sur cette œuvre l'ont d'ailleurs mal analysée<sup>66</sup>. Le personnage central n'est pas le Christ car il ne présente aucun des attributs se rapportant à Jésus : pas de nimbe crucifère, pas de croix, pas de livre posé sur le genou gauche. Seule la main qui bénit pourrait désigner le Christ mais également tout religieux. Il s'agit sans doute d'un prélat, vraisemblablement un évêque accompagné par des assistants : il tient par la main gauche un personnage qui tient dans sa main une crosse, ou un bâton pastoral<sup>67</sup>. A droite, le personnage debout porte le manipulate autour du poignet gauche comme il est d'usage au moment de la messe. De la main droite, il tient un encensoir. Sur la petite face latérale gauche, deux personnages plus petits, diacres, sous-diacres, assistants ou acolytes présentent un livre ouvert, le livre de l'Evangile présenté aux fidèles avant la cérémonie.

En revanche, je n'arrive pas à déchiffrer la scène représentée sur la face latérale de droite : on y voit, en bas près du mur, un animal courbé vers le sol, peut-être accompagné d'un petit placé sous lui, et au-dessus un personnage semble avoir été placé en apesanteur. Derrière l'homme à la crosse, se tient un autre personnage tenant lui aussi un objet dans sa main gauche (Fig. 8). Tout cela est très confus et ne me permet pas d'en dire davantage. En tous cas, les scènes placées sur les deux premières

---

<sup>65</sup> A ce sujet, C. Balagna, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », art. cit.

<sup>66</sup> Pour l'abbé Loubès, le « personnage au centre est le Christ en Majesté, accompagné vraisemblablement des apôtres ». Il y voit aussi « le Christ remettant les clefs à saint Pierre ». Enfin, il pense qu'il pourrait s'agir aussi de « la Madeleine venue implorer le Christ pour demander la résurrection de Lazare ». Paul Mesplé y devine « le Christ bénissant tenant un personnage par la main ». L'abbé Cazauran est le plus imaginatif : « Au centre, Notre Seigneur, sans doute, bien qu'il ne soit pas nimbé, à gauche saint Laurent avec son gril et à droite, peut-être saint Saturnin avec sa crosse ? ».

<sup>67</sup> On a vu dans ce personnage saint Pierre car on a confondu l'agrafe qui tient son vêtement sous l'épaule droite avec une clef !



faces font référence à une cérémonie religieuse, peut-être présidée par un abbé ou par un évêque, crossé mais non mitré. Il pourrait s'agir d'une évocation d'une messe de consécration ou de dédicace de l'église d'Aignan dont on aurait voulu rappeler l'importance par ce chapiteau situé dans l'abside principale.

Le chapiteau suivant est plus facile à identifier : il s'agit du thème très présent dans l'iconographie chrétienne de Daniel dans la fosse aux lions (Fig. 7). C'est le plus beau chapiteau de l'abside : qualité, on l'a vu, du décor du tailloir, en harmonie avec le décor feuillagé de la corbeille, structure corinthienne bien marquée avec le dé médian central décoré des mêmes crossettes que sur le tailloir, décor couvrant minutieux et varié sur les feuilles disposées en divers registres superposés, harmonie de la composition dans laquelle sont unifiés l'homme et les deux félins, traitement à l'antique des vêtements de Daniel, attitude soumise et néanmoins dynamique des lions ployés vers l'avant, gueule largement ouverte comme pour les « lions souriants » de Saint-Sever et pelage décoré de crossettes comme sur le reste du chapiteau.

Deux éléments sont à prendre à compte : d'une part, l'influence iconographique et stylistique de Saint-Sever apparaît nettement et distinctement. Nous pouvons donc rattacher cette œuvre et le sculpteur qui en est à l'origine au fort courant artistique de Saint-Sever et à l'influence de la grande abbaye bénédictine gasconne, influence qui s'est exercée à Aignan dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, ce chapiteau ressemble beaucoup à d'autres corbeilles sculptées du même thème et présentes dans des édifices proches géographiquement et chronologiquement d'Aignan. En effet, on retrouve ce chapiteau si caractéristique au portail sud de l'église Saint-Jean-Baptiste de Mazères, dans l'abside de l'ancienne église priorale de Madiran<sup>68</sup>, dans le chœur de l'église de Sedze-Maubecq<sup>69</sup>, en Vic-Bilh. D'ailleurs, c'est ce dernier chapiteau qui paraît le plus proche de celui d'Aignan même si l'épaisse couche de badigeon ne permet pas un examen technique et stylistique très poussé<sup>70</sup>. S'il n'y a pas, à Aignan, la volonté de mettre en place un véritable programme iconographique comme c'est le cas dans autres édifices élégants de la région, le ou les commanditaires ont néanmoins fait appel à de véritables artistes, lesquels, au même moment, semblent plus ou moins directement participer à l'embellissement des églises romanes de cet espace géographique.

Le mur au-dessus de l'arcature aveugle est contemporain de cette dernière. Il permet d'accueillir le poids de la voûte en cul-de-four située au-dessus de l'abside. C'est dans ce mur que furent percées bien plus tard les deux ouvertures situées au nord et au sud. Des traces de lézardes dans la voûte attestent des désordres que celle-ci a subis. Si la voûte pourrait avoir été refaite, l'arc doubleau et les chapiteaux qui l'accueillent<sup>71</sup>, sont bien place. D'une part, le doubleau rectangulaire est mouluré aux angles d'un petit tore que l'on retrouve ailleurs dans l'édifice roman même si son profil brisé pourrait indiquer qu'il a été mis en place un peu après les chapiteaux situés en-dessous, lesquels ont bien été sculptés par les artistes qui ont décoré l'arcature aveugle.

Justement, le chapiteau n° 11 pourrait avoir été exécuté par le sculpteur le plus talentueux : même traits techniques et stylistiques, goût pour des corbeilles très décorées et surtout réapparition d'un signe distinctif. En effet, sur le chapiteau n° 10 de petits éléments torsadés venaient relier, presque à jour, l'extrémité supérieure des feuilles d'angle et la base des volutes. On voit la même chose sur le chapiteau n° 11. La décoration des bases et l'ornementation des consoles engagées dans le mur au-dessus de l'arcature sont également très proches de ce que l'on peut voir dans cette partie de l'église : boules aux angles des bases, motifs spiralés, boules, coquilles d'escargot, tête de chat ou plus globalement de félin, animaux fantastiques s'étreignant.

Au moment où l'on construit et l'on élève ce grand chœur, on réfléchit aussi à l'aspect que l'on va dorénavant donner à l'entrée de l'église. C'est ainsi que, toujours dans le deuxième quart du siècle

---

<sup>68</sup> Le chapiteau, malheureusement mutilé, se trouve, comme à Aignan, au sud de l'arcature aveugle, du côté de l'Épître ? Cela a-t-il un rapport avec la liturgie des moines ? A ce propos, C. Balagna, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », art. cit.

<sup>69</sup> L. Cabrero-Ravel, E. Garland et J.-L. Lassère, *Églises romanes en Vic-Bilh*, op. cit., p. 20, fig. 19.

<sup>70</sup> Il serait particulièrement judicieux de procéder à un nettoyage total et minutieux des chapiteaux de l'église. Cela permettrait de les rendre plus beaux et surtout d'en voir tous les détails afin de les apprécier du mieux possible.

<sup>71</sup> Ce sont les chapiteaux n° 11 et 12.

ou peut-être vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, on décide de construire un grand portail monumental au sud de l'église. Cela signifie deux choses très importantes : tout d'abord, le chantier de construction de l'église a suffisamment avancé dans sa partie nord (construction de l'abside et, bientôt, association du vaisseau sud et du vaisseau nord) et ensuite, on assiste sans doute à une organisation du percement principal de l'église en accord avec le nouveau parcellaire. En effet, on l'a dit plus haut, le vaisseau sud et son absidiole correspondent à la première définition du cadre urbain d'Aignan, c'est-à-dire une église de petites dimensions attachée à une résidence castrale légèrement éloignée. A ce moment-là, ses dimensions suffisent. Dans la première moitié du siècle, petit à petit, la motte est abandonnée, l'église s'accompagne de maisons formant un véritable noyau urbain et se trouve placée à l'extrémité nord d'un axe dont l'extrémité sud est constituée par le pouvoir seigneurial, un château dont on a pu voir qu'il avait subsisté jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour justifier cela, il suffit de regarder l'emplacement du portail : il est percé au sud, vers la ville, au bout d'une rue principale formant l'artère de liaison entre l'église et le château.

Ce portail méridional (Fig. 9) est l'un des rares et des beaux portails romans de Gascogne centrale. Même si on en rencontre plusieurs, à Loussous-Débat, à Mondébat, à Espagnet, à Nogaro, à Tasque, à Mazères, à Maubourguet, à Larreule, dans les églises du Vic-Bilh... Celui d'Aignan est l'un des plus aboutis et atteste une fois de plus l'emprise artistique d'un édifice et d'une ville dont on a pu mesurer plus haut toute l'influence : Saint-Sernin et Toulouse, et plus globalement, la sculpture monumentale au XII<sup>e</sup> siècle des deux côtés des Pyrénées. Pourquoi doit-on citer à nouveau Saint-Sernin ? Parce que tout dans ce portail évoque le grand monument roman toulousain dont on a vu plus haut qu'il constitue une source pour les sculpteurs, notamment sur la corniche de l'absidiole. D'ailleurs, on retrouve la corniche, sa structure, son décor au-dessus du portail, même s'il est très difficile de dire si l'on a affaire aux mêmes sculpteurs. Je penche, personnellement, pour une nouvelle équipe, ou un nouveau sculpteur, plus talentueux que ses devanciers : connaissance plus fine de la Porte des Comtes et de la Porte Miègeville de Saint-Sernin et aussi des portails locaux contemporains, même s'il est difficile de dégager une chronologie relative entre tous les portails romans régionaux du XII<sup>e</sup> siècle.

On retrouve le portail en avant-corps engagé dans une maçonnerie plus ancienne, on remarque la grande qualité de la taille des blocs, leurs dimensions imposantes, le recours à un matériau de couleur homogène, la structure à l'antique si particulière, le soubassement sur lequel sont posés les éléments d'architecture. Les éléments décoratifs sont nombreux : tailloirs décorés de feuillages formant retour dans les pans perpendiculaires pour unifier l'ensemble, surcharge ornementale à la corniche, où l'on retrouve les billettes, les modillons décorés de têtes humaines et fantastiques et de gueules d'animaux et les métopes végétales et florales, et dans les voussures elles-mêmes, accompagnées de formes décoratives réussies et variées.

En revanche, le portail n'atteint pas la qualité d'autres œuvres régionales contemporaines, comme on peut le voir à Nogaro, à Mazères, à Tasque, par exemple : modillons purement décoratifs, pas de tympan, même peint, pas de chapiteaux historiés. De plus, ici, le mélange est total : influence de Saint-Sever sur les tailloirs et dans les motifs sculptés au creux des voussures, influence toulousaine dans la structure générale, dans la mise en œuvre, sur le chapiteau n° 15, influence locale, des artistes d'Aignan, dans la répétition de motifs visibles ailleurs dans l'église, notamment par le biais du chapiteau n° 16, très proche du chapiteau n° 6. Le chapiteau de gauche évoque parfaitement Saint-Sernin : on y voit quatre élégants oiseaux dont deux sont affrontés à l'angle, semblant tenir dans leur bec une feuille de fougère disposée vers le bas. C'est un thème que l'on peut voir dans des édifices situés sur les chemins de Saint-Jacques. On a rajouté à la source toulousaine les gueules de monstres crachant des tiges sur les dés médians tandis que le tailloir associe de façon originale palmettes et entrelacs.

#### Quatrième et dernière campagne romane :

Il semble qu'ensuite, un certain laps de temps se soit écoulé, suffisamment important pour voir partir les artistes, les sculpteurs dont nous venons de parler. En effet, l'achèvement de l'édifice se fait par le voûtement de l'abside et du chœur, par le raccord de ce dernier au nouveau vaisseau nord et enfin par le percement de grandes arcades de liaison entre le bas-côté sud et le vaisseau nord. Quelques indices le laissent supposer : la disparition de l'arc en plein cintre au profit de l'arc brisé, le changement de la mouluration des bases et la qualité plus médiocre des chapiteaux.

Les arcs brisés ont été utilisés entre l'abside et la travée de chœur, à l'arc triomphal, entre les deux vaisseaux. C'est bien sûr la preuve d'une évolution stylistique et technique et d'une campagne plus tardive que la précédente (Fig. 6). Les bases des chapiteaux 19 à 23 placés sous les grandes arcades montrent la même chose : elles n'ont plus la caractère harmonieux et souple des bases précédentes mais sont plus lourdes, plus massives, avec leur tore central ayant la forme d'un gros boudin de pierre. Elles ont également perdu les griffes d'angle. Néanmoins, il faut remarquer que les bases des chapiteaux 17 et 18 sont plus élégantes et font le lien, par leur composition, avec les bases de la partie orientale de l'église. D'ailleurs, la première des deux bases possède aussi, à son seul angle visible, une boule aujourd'hui mutilée. Bien sûr, à l'époque romane, l'ensemble de la base, de la demi-colonne et du chapiteau était perceptible. Mais, bien plus tard, on est venu consolider cet angle du vaisseau nord, ce qui a entraîné aussi un raccourcissement de la grande arcade. Peut-être s'agit-il de deux bases préparées à l'avance et insérées dans la nouvelle étape de construction.

Pour relier les deux vaisseaux, on a donc construit à intervalles réguliers, dans l'axe du pilier engagé est, trois piliers rectangulaires accompagnés sur leurs petites faces de colonnes engagées surmontées de chapiteaux et de tailloirs disposés sous des arcs brisés à double rouleau (Fig. 10). À l'angle nord-ouest, on a également aménagé un angle au sein d'un pilier presque cruciforme. On peut d'ailleurs remarquer que la distribution de ces supports ne s'est pas faite en tenant compte de l'élévation du vaisseau méridional, plus ancien : le 3<sup>e</sup> pilier est situé dans l'axe d'une fenêtre romane et le 2<sup>e</sup> pilier est dans l'axe du portail sud ce qui peut constituer des anomalies dans l'élévation générale de l'édifice et le report des forces. Mais à Aignan, cela n'a pas de conséquence immense car les piliers rectangulaires présentent une face sud entièrement lisse et dépourvue de tout support, ce qui montre bien qu'à l'époque romane, on n'avait pas du tout l'intention de voûter le vaisseau méridional. En façade occidentale, un contrefort plat et large est venu épauler cette nouvelle articulation intérieure.

Quant au décor sculpté, il a baissé en qualité et semble avoir été réalisé par des sculpteurs plus frustes, peut-être locaux, ne connaissant pas la manière de faire référence aux œuvres les plus à la mode. Les chapiteaux 13 et 14 ainsi que les chapiteaux 18 à 24 l'attestent. En revanche, le chapiteau n° 17 pourrait être une œuvre de transition entre les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> campagnes. En effet, son décor de feuilles lisses et de boules fait encore référence au schéma corinthisant. Les autres chapiteaux se répartissent en deux groupes : dans le 1<sup>er</sup>, on trouve les n° 13 et 14. Ce sont des corbeilles quasi-identiques, rectangulaires, dans lesquelles le sculpteur a abandonné toute référence à l'antique. Il a simplement utilisé des feuilles lisses aux angles, associées, au centre, à de petites tiges terminées en enroulements évoquant, de façon très lointaine, la hampe et la volute d'angle. Ces deux chapiteaux ont été réalisés par la même personne.

Dans le 2<sup>nd</sup> groupe, on peut regrouper 7 des 8 chapiteaux des grandes arcades. Différents les uns des autres du point de vue du décor, ils se ressemblent en revanche par les dimensions et la forme attribuées à la corbeille, par la disparition du modèle corinthien et de ses éléments caractéristiques, par le retour à une sculpture archaïque, grossière, basée sur le relief et non sur le modelé, et par le recours à un vocabulaire ornemental simple et stylisé, sans véritable saveur plastique mais assez imaginaire : boules, billettes, tiges végétales et disques plats, feuilles d'angle disposées à l'oblique<sup>72</sup>, ... Toutefois, quelques chapiteaux témoignent d'une certaine connaissance du corinthien puisque les angles de certains chapiteaux sont affirmés, soit par une boule, soit par une gueule humaine ou

---

<sup>72</sup> Il semble bien que ces chapiteaux n'aient pas été totalement terminés et que ces fameuses feuilles en obliques sont en fait des têtes et des gueules simplement ébauchées.

animale. Il semble néanmoins que l'achèvement de l'église romane entraîne une certaine sécheresse esthétique due peut-être à deux facteurs : la disparition des artistes les plus talentueux et l'essoufflement de leur veine décorative et la difficulté, peut-être matérielle à attirer des sculpteurs compétents, lesquels, auparavant à Aignan, ne sont pas arrivés jusque dans la petite cité de cette partie de l'Armagnac.

La dernière campagne coïncide aussi avec l'achèvement de l'élévation du vaisseau nord puisqu'on décide de construire une voûte en berceau brisé sur doubleaux, comme au-dessus du chœur. Ici, deux hypothèses peuvent être formulées : soit la voûte a été mise en place, peut-être au XII<sup>e</sup> siècle, plutôt au XIII<sup>e</sup> siècle, et a été détruite, probablement lors des troubles qui fragilisent la région pendant la guerre de Cent Ans, soit elle n'a pas été construite avant le XIX<sup>e</sup> siècle puisque la couverture actuelle et plancher et plâtre est postérieure à 1847. Heureusement, un indice matériel nous met sur la voie puisque dans son enquête de 1546, Arnaud Claverie visite une église d'Aignan entièrement voûtée. Cela signifie bien que le chantier a été mené à son terme, même si cela s'est fait sur plusieurs décennies. En même temps, un autre élément important apparaît : comme on sait que la voûte actuelle date du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, cela veut dire qu'elle a disparu entre 1546 et 1847. On peut dès lors incriminer les protestants dont nous savons qu'ils ont ravagé la petite ville en 1589-1590. Il semble donc bien que l'édifice a subi des désordres durant les époques médiévale et moderne.

Seuls sont d'origine les colonnes engagées et les chapiteaux, la corniche de billettes ayant été refaite en plâtre moulé au XIX<sup>e</sup> siècle. L'examen sommaire des chapiteaux semble montrer qu'ils sont dans la lignée de ceux des grandes arcades : épannelage court et large, abandon quasi-généralisé de la référence à l'antique, utilisation du même vocabulaire ornemental et apparition progressive de formes naturelles, évoquant la connaissance de la sculpture gothique. Nous sommes sans doute là vers 1200.

## Conclusion :

Hétéroclite, biscornue, disproportionnée et complexe dans sa lecture archéologique et chronologique, l'église paroissiale Saint-Laurent d'Aignan n'en reste pas moins un édifice tout à fait représentatif de l'activité artistique en Gascogne centrale au cours des siècles passés<sup>73</sup>. C'est aussi un monument digne d'intérêt car il permet d'éclairer deux pans de l'histoire : l'histoire locale, car l'église est indissociable de l'évolution de la petite cité dont elle a toujours été l'édifice religieux principal, même avant que la ville n'existe dans sa structure médiévale, et l'histoire régionale, car cette église modeste a également été le témoin des bouleversements qu'a connus la région : disparition des châteaux sur motte, apparition des castelnaux, renforcement de l'autorité comtale, destructions causées par la guerre de Cent Ans, méfaits commis par les protestants à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, agrandissements et modifications structurelles et esthétiques de l'église au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au plan de l'histoire de l'art, l'église d'Aignan peut aussi être considéré comme un monument important. Dans les domaines privilégiés à l'époque médiévale de l'architecture et de la sculpture, l'église laisse entrevoir toute une série de caractères originaux : plan, élévation, structure, matériaux, techniques, couverture, décor, tout est lié à l'évolution de l'art de bâtir, aux améliorations esthétiques apportées par les artistes, à l'influence des grands monuments régionaux.

A ce titre, l'Armagnac, et plus précisément la région d'Aignan, jusqu'à la Rivière-Basse et jusqu'au Vic-Bilh, permet d'avoir une idée plus nette de l'activité artistique qui régna dans ce territoire à l'époque médiévale et l'église d'Aignan est un véritable concentré de cette effervescence : utilisation de moellons bientôt remplacés par un véritable appareil de pierre de taille, association du voûtement

---

<sup>73</sup> Il n'est pas possible, dans le cadre de cette étude, d'évoquer les ajouts, restaurations et embellissements apportés à l'édifice à partir des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. On peut néanmoins, et de manière rapide, rappeler quelles ont été les interventions principales : dans la 2<sup>e</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle sans doute, construction de l'enceinte de la ville avec laquelle le mur nord de l'église faisait corps, surélévation du vaisseau et de l'absidiole sud et mise en place d'un crénelage associé à un système très élaboré d'évacuation des eaux en partie conservé, murage, autour de 1500, des fenêtres romanes méridionales, percement de nouvelles baies flamboyantes et voûtement d'ogives du vaisseau sud, construction de la chapelle nord dédiée à saint Joseph et du clocher nord-ouest au XVI<sup>e</sup> siècle, comblement des créneaux et nouvelle surélévation au XVII<sup>e</sup> siècle, aménagements divers réalisés au XIX<sup>e</sup> siècle.

intérieur et de l'épaulement extérieur, utilisation du système de l'arcature aveugle pour le renfort de maçonneries, multiplication de la sculpture à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice, mise en défense de l'édifice par un système de créneaux, utilisation de la voûte d'ogives, agrandissement des fenêtres, ...

Les références à l'art local et régional sont également multiples : le plan, l'élévation, la conception d'ensemble, le voûtement, l'épaulement, mais aussi le décor sculpté intérieur et extérieur, la corniche de modillons et de métopes, le traitement des bases, la structure et le décor des chapiteaux, la conception très moderne du portail, tout cela renvoie à l'art roman gascon et méridional. En effet, on a pu juger de la pertinence des comparaisons qui associent l'église d'Aignan aux autres monuments des environs mais aussi aux grands centres artistiques contemporains, dont Saint-Sernin de Toulouse et Saint-Sever-sur-l'Adour sont les modèles.

Pour terminer, comment expliquer la qualité architecturale et les dimensions imposantes de l'église Saint-Laurent ? Sans doute par le lien qui unit l'église, la ville, le seigneur. La confrontation de ces données a permis de donner naissance à un monument atypique mais néanmoins caractéristique du contexte géographique, historique et artistique local. Certains auteurs ont également glosé sur la destination de l'église et ils y ont vu un mystère : l'importance des dimensions et la qualité d'ensemble font ressembler l'édifice religieux à un monument prestigieux, église priorale, abbatiale, dépendance monastique. Sans doute rien de tout cela. En revanche, autour de 1100, quand on construit un monument religieux dans une ville au statut seigneurial, on prend modèle sur des constructions contemporaines et on s'imprègne des réussites du temps, lesquelles sont, parmi les plus éclatantes, les grandes abbayes et les grandes collégiales de l'époque romane.



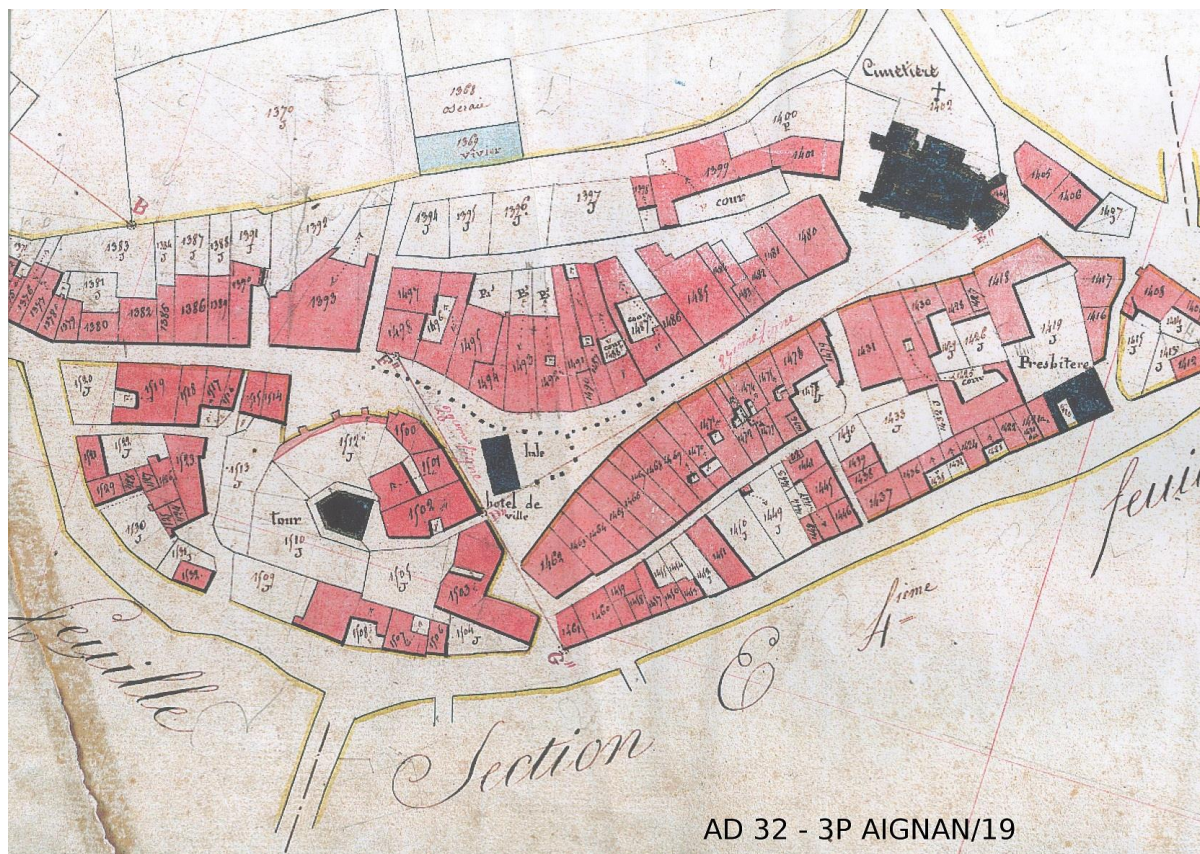


Fig. 1 : A.D.GERS, plan d'Aignan, cote 3P Aignan/19, début du XIX<sup>e</sup> siècle ? Cliché J. Lapart.



Fig. 2 : AIGNAN, vestiges d'un mur du XIV<sup>e</sup> siècle au n° 24 de la rue Saint-Saturnin. Cliché C. Balagna.



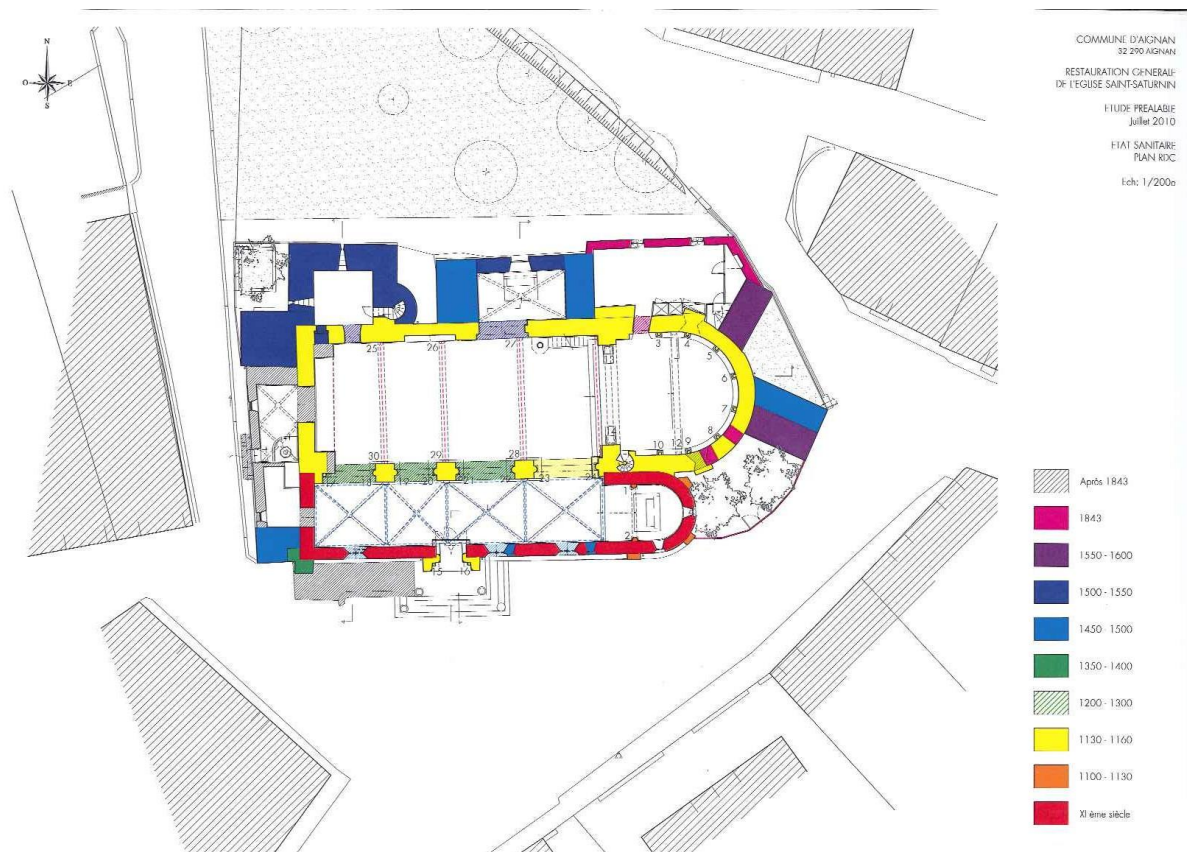


Fig. 3 : AIGNAN, église Saint-Laurent, plan. J. Tajan et C. Balagna.



Fig. 4 : AIGNAN, église Saint-Laurent, vue de l'église depuis l'angle sud-est. . Cliché C. Balagna.





Fig. 5 : AIGNAN, église Saint-Laurent, détail du chevet. *Cliché C. Balagna.*



Fig. 6 : AIGNAN, église Saint-Laurent, vue intérieure de l'abside d'axe. *Cliché C. Balagna.*



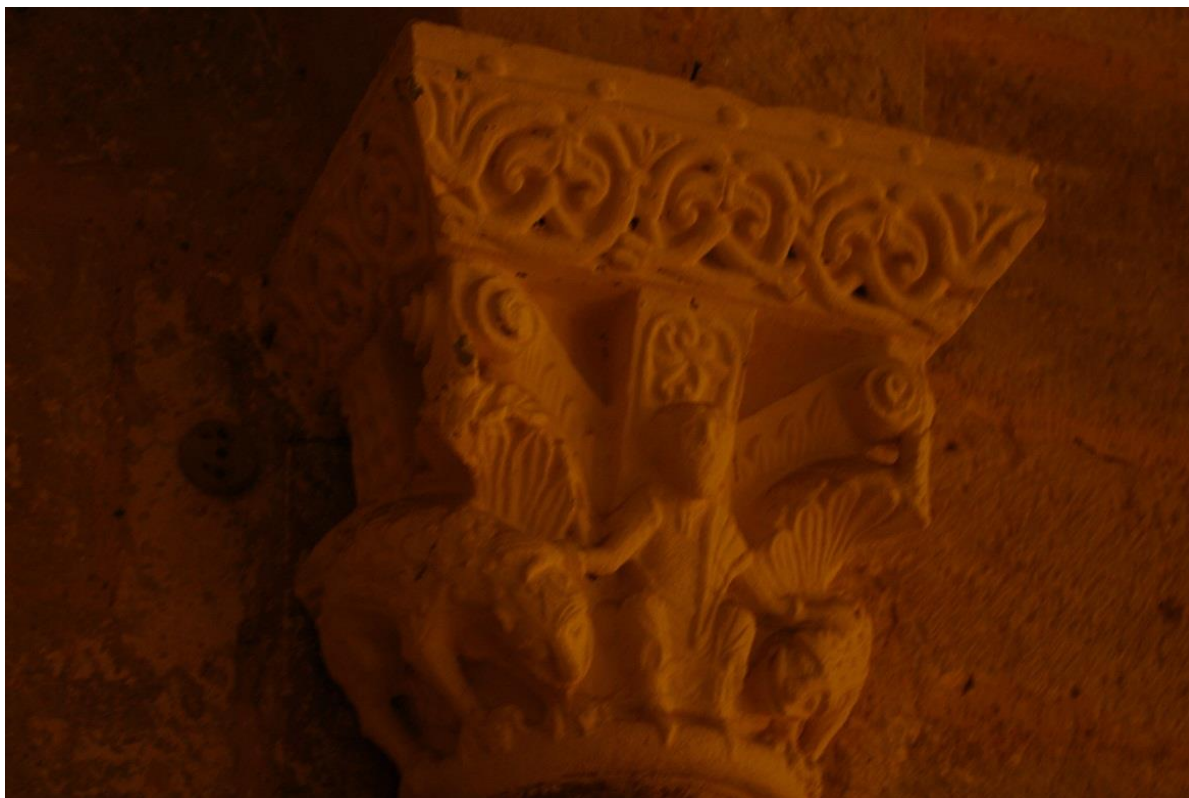


Fig. 7 : AIGNAN, église Saint-Laurent, chapiteau n° 10. *Cliché C. Balagna.*



Fig. 8 : AIGNAN, église Saint-Laurent, chapiteau n° 9, détail. *Cliché C. Balagna.*





Fig. 9 : AIGNAN, église Saint-Laurent, le portail sud. *Cliché C. Balagna.*



Fig. 10 : AIGNAN, église Saint-Laurent, vue intérieure. *Cliché C. Balagna.*